

AOÛT

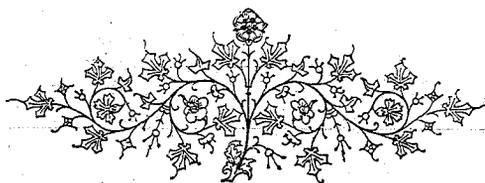
PATRON : Saint Barthélemi, apôtre.

VERTU : La Douceur et l'Humilité de cœur.

TEXTE : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Discite a me, quia mitis sum et humilis corde.

(Matth. XI, 29.)



1^{ER} AOÛT

ÉPHÉMÉRIDES

1787. Précieuse mort de notre Père Saint Alphonse.

Vers les onze heures du matin de ce premier août, on s'aperçut que le dernier moment approchait. A un signal donné, les Pères et les Frères vinrent se ranger autour du lit funèbre. « O mon Dieu, disait saint Alphonse dans un de ses ouvrages, je vous remercie d'avance de ce que vous me ferez la grâce de mourir entouré de mes chers confrères, lesquels n'auront d'autre préoccupation que mon salut éternel. »

Dieu lui donna cette grâce. Pendant qu'on mettait dans la main du saint Fondateur le cierge béni, les membres de la Communauté récitèrent en pleurant les prières des agonisants et les litanies de la Sainte Vierge. Puis, tenant sur son cœur le crucifix et l'image de Marie, la Madone de l'Espérance, sans convulsion, sans soupirs douloureux, saint Alphonse s'endormit doucement entre les bras du Seigneur, au moment où la cloche du couvent sonnait l'Angelus. *Et Verbum caro factum est... Ave Maria*, disait-on autour du cadavre, et déjà l'âme du saint adorait au ciel le Verbe incarné, et répétait avec les anges : *Ave Maria*.

La sainteté de notre saint Fondateur fut proclamée le lendemain, par la bouche d'un enfant qui se mourait. Subitement guéri au contact de la figure du défunt, on lui présenta le lendemain le portrait du saint veillard ; l'enfant, montrant du doigt ce portrait, élève les mains et les yeux vers le ciel, « Alphonse au ciel, s'écria-t-il ! Le saint au ciel » ! Or il n'avait jusque-là articulé aucune parole, et le nom d'Alphonse lui était parfaitement inconnu.

C'est en ce jour également que saint Clément-Marie et son confrère le P. Hübl



LA MORT DE SAINT ALPHONSE

furent témoins d'un fait extraordinaire. Ils s'entretenaient à Varsovie des graves difficultés qu'ils avaient à vaincre pour remplir leur mission. Tout à coup une main invisible frappe à coups redoublés sur une table qui se trouvait tout près d'eux. Après un moment de stupéfaction, saint Clément dit au Père Hübl : « Notez la date et l'heure de ce fait étrange ; c'est sans doute l'annonce d'un grand événement. » Ils apprirent bientôt qu'à cette date et à cette heure précise, saint Alphonse avait quitté ce monde. C'était lui qui venait les avertir de son départ, et semblait leur dire : « Ne craignez pas, vous êtes mes enfants, et je vais au ciel prier pour vous. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 609 et 629.

1887. Lettre du R^me P. Mauron à l'occasion du premier centenaire de la mort de notre Père Saint Alphonse.

Le R^me P. Mauron écrivait en ce jour aux membres de la Congrégation : « La moitié de la Congrégation, à peu près, pleure aujourd'hui les résidences confisquées ou évacuées par la force, ses églises dépouillées et soustraites au culte divin ; et partout, dans ces tribulations par lesquelles Dieu veut nous éprouver, sa main paternelle daigne adoucir ce calice de douleurs par la joie de saintes consolations. Que de gages de protection saint Alphonse a, depuis un siècle, et notamment dans ces dix dernières années, donnés à son Institut ! Il est vrai, celui-ci n'a point acquis de trésors terrestres ; la gloire humaine ne l'a point couronné de ses faveurs ; mais, selon la prédiction du saint Fondateur, il a singulièrement prospéré au point de vue surnaturel. Quelle gloire pour Dieu, quel bien pour les âmes ont procuré ces nombreuses fondations, ces innombrables missions, ces florissantes maisons d'études, de noviciat, de jувénat ! Et tout cela s'est fait au milieu des épreuves et des persécutions ! »

Dans toutes les maisons de l'Institut, les fêtes du centenaire furent célébrées avec enthousiasme, et les fidèles, encouragés par de précieuses indulgences accordées à cette occasion, profitèrent de ces mémorables solennités pour s'enrichir de faveurs spirituelles. Les fils de saint Alphonse rivalisèrent d'ardeur à prêcher les gloires de leur bienheureux Père ; ils publièrent divers opuscules en son honneur, et la maison généralice commença, en cette même année, la publication de la correspondance du saint Docteur. Cette admirable correspondance fut ensuite traduite dans les principales langues de l'Europe. Le R. P. François Dumortier traduisit ces lettres en français, en 1888.

NÉCROLOGE

R. F. André Morza. Caposèle (Italie), 1764.

André Morza, né à Caposèle le 17 septembre 1739, était la perle de nos jeunes élus. Il avait passé peu d'années au noviciat et au studentat, répandant partout un tel parfum de sainteté qu'on ne pouvait penser à lui sans penser à Dieu. Il mortifia son corps jusqu'à l'épuiser. Son âme, toujours recueillie, vivait avec les anges. Le Seigneur l'éprouva comme il éprouve les grands saints, par le crucifiement intérieur. Ce martyr qui dura des années, il l'a dépeint lui-même dans des lettres spirituelles qui rappellent les écrits de sainte Thérèse. Après ce terrible purgatoire, Dieu l'unit à lui si intimement qu'il semblait déjà participer à la vision béatifique. Sa santé déclinant de jour en jour, les médecins crurent que le climat de Sicile lui serait favorable, mais on s'aperçut bien vite qu'il était mûr pour le ciel. Il mourut en vomissant des flots de sang et en disant : « Je souffre, Seigneur, mais ce n'est

rien ! Plus encore, plus encore, pour vous qui avez versé tout votre sang pour moi. » ! —
« *Incorruptio facit esse proximum Deo.* » Sap. 6-20.

Profession : 10 avril 1758.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 170.

C. F. Manuel (Nicolas Rapp). Grenade (Espagne), 1892.

Ce frère d'origine Alsacienne naquit le 6 décembre 1841. Il est mort comme il a vécu : simplement, humblement et tranquillement, en vrai et bon Frère servant de sa mère la Congrégation. Accablé pendant de longs mois par la maladie, il a souffert un martyre intime. Dieu a permis que les médecins se trompassent sur la nature et la gravité de son mal. Grand ami de la pauvreté et du travail, le F. Manuel s'adonna généreusement à ses travaux matériels se traînant sans se plaindre jusqu'au tombeau. Il pleurait de joie quand il songeait à la grâce de mourir dans la Congrégation, et la veille de la fête de Saint Alphonse.
— « *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* » Prov. 10-9.

Profession : 14 avril 1872.

2 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1820. Commencement de la Province Gallo-Helvétique et Fondation de la maison du Bischenberg.

L'établissement des Rédemptoristes en France avait toujours été le rêve de saint Clément-Marie. Il lui semblait que de ce pays la Congrégation rayonnerait à travers le monde. Il fit même en 1803 un voyage en France, avec le V. Père Passerat, dans le but d'y fonder son Institut. Des difficultés le forcèrent à différer l'entreprise. Le V. P. Passerat, pendant son séjour à Varsovie, caressait le rêve de fonder une maison de Rédemptoristes en Alsace. Déjà il s'était entretenu de ce projet avec la duchesse d'Angoulême, la sainte fille de Louis XVI alors exilée. Maintenant qu'il avait plusieurs sujets à sa disposition, il partit avec deux d'entre eux pour ce pays de ses espérances. La Providence lui ménagea la rencontre d'un chrétien généreux qui s'occupait de lui fournir une maison. Sur une des premières éminences de la chaîne des Vosges, s'élevait un petit couvent que les Capucins avaient abandonné au moment de la Révolution. On l'appelait dans le pays le couvent de la Montagne épiscopale : Bischenberg, parce que, treize siècles auparavant, Clovis avait donné cette montagne à l'évêque Saint Rémi.

A l'église du couvent pouvaient accéder les villageois des environs. Au commencement de 1820, le V. P. Passerat, devenu propriétaire du Bischenberg, y installa trois de ses religieux, lesquels inaugurèrent leur ministère en France le 2 août, fête de leur Bienheureux Père. A la tête de cette communauté naissante se trouvait le P. Schoelhorn qui, par son zèle et ses vertus, mérita le glorieux surnom d'apôtre de l'Alsace. Ce fut aussi au Bischenberg que se formèrent à la vie religieuse et à l'apostolat la plupart de nos anciens Pères. Après la guerre

de 1871, les Rédemptoristes en furent chassés par les Allemands protestants, et ce ne fut qu'en 1894 que les missionnaires purent réintégrer leur demeure.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 662.

1874. Fondation de la maison de Paris.

Monseigneur d'Hulst, promoteur du diocèse de Paris, avait fait construire le long du boulevard de Ménilmontant une chapelle de secours dédiée à Saint Hippolyte. Il pensait la confier aux chanoines réguliers de Dom Gréa et y fonder une maîtrise. Sur ces entrefaites le R.P. Philippe Grümblatt, Recteur de Landser, était venu prêcher la retraite à Saint-Hippolyte aux Alsaciens-Lorrains. Le genre apostolique du R. P. réveilla en Monseigneur d'Hulst le souvenir d'une mission qu'il avait entendu prêcher dans son enfance par nos Pères et des relations que sa famille avait eues à Bruxelles avec les Rédemptoristes. Il offrit au T. R. P. Desurmont, Provincial, la chapelle du boulevard de Ménilmontant, ses œuvres et sa maison attenante. Constatant qu'il s'agissait bien ici d'âmes abandonnées, que les Rédemptoristes porteraient leur zèle entre la Roquette et la rue Haxo, le T. R. P., frappé de la circonstance toute providentielle de cette offre, accepta sans hésiter, Rome approuva, et un groupe de Pères arriva à Paris sous la conduite du R. P. Lorrain. Le 2 août les Pères prirent possession de la chapelle, du couvent, et Monseigneur d'Hulst fit le panégyrique de Saint Alphonse. Vingt-cinq ans après, sur les ruines de cette modeste chapelle s'élevait le temple superbe en l'honneur de Notre-Dame du Perpétuel Secours, bâti sous l'habile direction du C. F. Gérard, architecte de la Province, et de son oncle le F. Édouard. Monseigneur d'Hulst bénit la première pierre et avoua que, de toutes ses entreprises, celle qui le consolait le plus était d'avoir appelé à Ménilmontant les fils de Saint Alphonse

1907. Fondation de la maison d'Albissola. (Italie).

Ce couvent avait été habité par les Pères Franciscains jusqu'en 1799 d'où ils furent chassés par les troupes révolutionnaires du Directoire et chassés de nouveau en 1866. Le terrain devint la propriété de la municipalité d'Albissola, ainsi que l'église et le couvent. Nous primes possession de cette maison pour procurer aux Pères dispersés en France la vie de communauté au moins pendant l'été. Les Pères eurent à assurer le service de l'église, où était vénérée une antique image appelée Notre-Dame de la Paix. Au bout de deux ans le conseil municipal voulut imposer aux Pères un bail trop onéreux. Les discussions traînèrent en longueur, la situation étant devenue intolérable, le couvent fut définitivement abandonné.

1927. Fondation de la maison de Toulouse.

C'est au 2 août 1927 qu'eut lieu la fondation de Toulouse. La maison de Montauban ayant à évangéliser onze diocèses fut de la sorte aidée par les missionnaires de Toulouse. Cette fondation, d'ailleurs, était pour le moins ardemment désirée par Sa Grandeur Monseigneur Germain, alors archevêque de cette ville. Une chapelle fut ouverte au public et les missionnaires s'adonnèrent à la prédication des Missions dès le début.

NÉCROLOGE

R. P. Michel Ulrich. Attert, 1903.

Le R. P. naquit à Bergheim, en Alsace, le 20 septembre 1834. Presque au lendemain de sa prêtrise, en 1858, il fut appelé à Rome par le Révérendissime Père Mauron qui avait apprécié les rares qualités intellectuelles et morales dont le jeune religieux était doué. Jusqu'à la mort du Père général en 1893, le Père Ulrich, successivement secrétaire et consultant général, fut le bras droit du Père Mauron, auprès duquel il mena une vie de travail infatigable et d'absolu dévouement. En relation fréquente avec la Cour romaine et très estimé par tous ceux qui l'avaient approché, il fut honoré de la confiance de plusieurs cardinaux qui lui avaient remis la direction de leur conscience. Son érudition et sa science lui valurent aussi de faire partie de la Sacrée Congrégation des Indulgences ; à ce titre il publia un *Manuel pratique des indulgences*. Il prit une part très grande à la rédaction des Constitutions au Chapitre de 1855, à l'obtention de l'Image de Notre-Dame du Perpétuel Secours, à l'érection canonique de son Archiconfrérie, aux Constitutions du Juvénat, et aux démarches qui furent faites en vue de décerner à Saint Alphonse le titre de Docteur. Dans les dernières années de sa vie il commença un ouvrage intitulé : *Biblia Alphonsiana* qui consistait à collationner tous les passages de la Sainte Écriture, commentés par saint Alphonse dans ses nombreux ouvrages.

Le R. P. Ulrich était un religieux de forte trempe, humble et modeste, très charitable : c'était un homme d'oraison et de prière continuelle. Il avait l'habitude de consacrer une heure à l'action de grâces après la sainte messe. Par les éminents services qu'il rendit et par les hautes vertus qui le distinguèrent, le R. P. Ulrich fut un des religieux les plus considérés et vénérés de la Congrégation. Après la mort du R^me P. Mauron il se retira successivement à Antony, à Saint-Nicolas, à Attert et sanctifia les dernières années de sa vie dans l'étude et la prière. Il mourut le jour même de la fête du grand Docteur dont il fut l'enfant fidèle et qu'il contribua puissamment à glorifier. — « *Collaudabunt multi sapientiam ejus et usque in soeculum non delebitur.* » Eccli 39-12.

Profession : 10 avril 1852.

Ordination : 8 août 1858.

Victimes de la Guerre. 1914-1918.

C'est en ce 2 août 1914, date tristement célèbre, que l'Allemagne déclara la guerre à la France.

Rappelons ici ceux de nos confrères : Pères, Étudiants, Frères, Novices, Postulants et Juvénistes qui tombèrent au champ d'honneur ou moururent dans les hôpitaux, victimes de la guerre.

PROVINCE DE LYON

R. P. Jean Mamet, le 18 novembre 1914	à Seicheprey.
R. F. Jean-Baptiste Jeanmaire, Diacre ; le 12 novembre 1914	à Vrigny.
R. F. André David, acolyte ; le 30 juillet 1918	à Bouilly.
R. F. Adrien Augez, étudiant ; le 20 août 1914	à Baccarat.
C. F. Joseph Monasse, novice choriste ; 28 mars 1915	près Honnebeck.
C. F. Henri Henry, Frère profès ; le 13 mars 1915	à Mesnil-les-Hurlus.
C. F. Henri (Odilon) Sarzier, profès ; le 20 mars 1916	à Malancourt.
C. F. René Druon, profès ; le 9 juin 1918	à Meaux.
C. F. Paul Touchaux, profès ; le 13 juillet 1918	à Boves.
C. F. François (André) Bonnefoy, Frère novice ; 5 avril 1915	aux Eparges
C. F. Henri (Louis) Fèvre, Frère novice ; 18 mars 1915	à Mesnil-les-Hurlus.
C. F. Émile (Eugène) Claudel, Frère novice ; 17 avril 1915	aux Eparges.
C. F. Pierre (Léon) Manet, Frère novice ; 15 septembre 1916	à Cléry.

JUVÉNISTES

Daniel Jay, le 6 août 1917 à Reims.
 Gabriel Ramade, le 2 février 1918.
 Valentin Petit, le 2 septembre 1918 à Crouy.
 Joanny Barel, le 10 octobre 1918 à Sainte-Marie-à-Py.
 Joseph Perillon, le 10 octobre 1918 à Mouvion-Catillon.
 Jean Déléage, le 20 novembre à Hazebrouck.
 Raymond Barlier, le 1^{er} septembre.
 Paul Herqué le 14 juillet à Fréland.

PROVINCE DE PARIS

R. P. Auguste Gallard	prêtre	; à Givenchy-en-Gohelle	10 octobre	1915
R. F. Edmond Cornu	étudiant	; à Bertigny	6 septembre	1918
R. F. Edmond Bodiguel	»	; à Vingré	5 juin	1918
R. F. Constant Cougé	»	; à Combles	21 septembre	1916
R. F. Eugène Langie	»	; à Belloy-en-Santerre	21 décembre	1916
R. F. Albert Cornette	»	; à Mesnil-St-Georges	31 mars	1918
R. F. Fernand Clément	»	; à Montigny	17 avril	1916
R. F. Antoine Cordonnier	»	; à Moyenne-Ville	28 juillet	1918



A LA MÉMOIRE DE NOS CONFRÈRES
MORTS AU SERVICE DE LA PATRIE.

C. F. Henri Gloux	novice	; à Cuperly	26 septembre	1915
C. F. Lamonnier	»	; à Massiges	25 septembre	1915
C. F. Constant (C. Boisseau)	Frère	; aux Sables d'Olonne	24 juin	1916
C. F. Joseph (J. Bartheau)	»	; à Craonnelle	18 septembre	1914
C. F. Valentin (A. Delattre)	»	; à Nevers	27 septembre	1914
C. F. Emmanuel (C. Ciriez)	»	; à Langemark	25 septembre	1918
F. C. Dieudonné (D. Serdobel)	»	; à Crécy-au-Mont	24 août	1918
C. F. Mathieu (M. Gilbert)	»	; à Dunkerque	7 mars	1915
C. F. Pierre (J. Bricier)	»	; à Reims	24 septembre	1914

JUVÉNISTES ET POSTULANTS

Pierre Le Fur, le 27 septembre 1917 à Beaumont.
Daniel Poivre, le 6 septembre 1918 à Villers-Cotterets.
Joseph Masquillier, le 14 septembre 1916 à Etinehem
Jean Guéry, le 20 juillet 1918, à ?.

PROVINCE DE STRASBOURG

R. F. Joseph Husser	étudiant ; à Stobychwa	8 août	1916
R. F. Joseph Schneckenburger	»	20 avril	1918
C. F. Pierre Karm	?	1916
C. F. Mathias Koch (novice)	20 octobre	1916

JUVÉNISTES

Herrmann Baumann	17 janvier	1915	Édouard Ambruster	15 septembre	1917
Florent Hanns	3 février	1915	Georges Werny	10 avril	1918
Florent Heim	9 mai	1915	René Albasser	21 juillet	1918
Alfred Baux	19 juin	1915	Lucien Bilger	6 octobre	1918
Aloyse Riedenger	24 juillet	1915	Alfred Beck	11 octobre	1918
Joseph Thon	21 octobre	1916	Séraphin Barbier	21 octobre	1918
Édouard Hassler	31 juillet	1917	Fr. Xavier Maucher	2 novembre	1918
Charles Husser	14 septembre	1917			

Le livre d'or de chacune de nos Provinces renferme le glorieux récit des souffrances de nos confrères tués durant la guerre de 1914 à 1918.

Obsecro... ut adjuvetis me in orationibus vestris. » Rom 15-30.

3 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1768. Saint Alphonse publie son livre sur les « Cérémonies de la Messe ».

Quatre années auparavant, Alphonse avait publié un opuscule sur la « Messe expédiée ». Il le fit réimprimer de nouveau en 1764, et publia le 3 août 1768 un autre livre sur « les Cérémonies de la Messe ». « Je rassemble en ce moment, dit-il à Remondini, son imprimeur, les matériaux de ce livre. D'autres s'en occupent avec moi. A la fin du volume je donnerai sept méditations pour servir aux prêtres de préparation, et sept actions de grâces après le saint Sacrifice. » Ce travail de pur dévouement à Dieu et à ses prêtres est d'autant plus méritoire que saint Alphonse l'accomplit dans un moment où, brisé par la maladie, il passait ses jours et ses nuits sur un lit de douleur.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 135 et 137.

NÉCROLOGE

C. F. Antonin (Adolphe Poirot). Houdemont, 1889.

— Novice —

Ce jeune Frère, né à Lenoncourt le 11 novembre 1866, pendant le peu de temps qu'il passa dans la Congrégation, édifia profondément ses confrères par sa grande douceur, sa complaisance, sa régularité et son application au travail. Il eut le bonheur de prononcer ses vœux sur son lit de mort; sa fin fut des plus douces et il mourut en priant sans cesse la Très Sainte Vierge. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3-3.

Profession : 30 juillet 1889.

T. R. P. Joseph Göettelmann. Aux Trois-Épis, 1921.

Troisième Supérieur Provincial de la Province de Strasbourg 1919-1921

C'est dans la banlieue d'Obernai, en Alsace, au pied du mont Saint-Odile, que naquit le 24 janvier 1870 le R. P. Joseph Göettelmann. Dès son bas âge, il se fit remarquer par les belles qualités de son esprit, si bien que sa pieuse mère lui dit un jour : « Tu feras plus tard beaucoup de bien ou tu seras un grand scélérat. » Joseph lui donna la réponse au soir du grand jour de sa première communion. « Ma mère j'ai fait vœu de chasteté perpétuelle aux pieds de la Très Sainte Vierge et je veux devenir un jour missionnaire. » Joseph fut reçu au juvénat d'Uvrier. Ses grandes qualités eurent vite fait de lui concilier l'estime et l'affection de ses maîtres.

Après sa prêtrise, il devint successivement professeur de Philosophie au studendat, à Luxembourg, puis missionnaire. En quelques années il passa maître dans l'art de la prédication. A l'âge de trente-deux ans, il fut nommé Recteur à Téterchen, puis à Mulhouse et succéda ensuite au T. R. P. Humbrecht comme Provincial de la Province de Strasbourg. Il mit tous ses soins à réorganiser les études au Juvénat et au Studendat ; établit une nouvelle fondation en Suisse, à Bernrain ; il prit part au Chapitre Général de 1921, où il dépensa une somme considérable de forces, surtout comme vice-secrétaire du Chapitre. Le R. P. contracta en Italie le germe d'une fièvre maligne qui, moins de six semaines plus tard, devait le coucher dans la tombe. Le R. P. avait travaillé à la composition d'un ouvrage où il établit un lien entre les mystères du rosaire et les vertus du mois. La première partie seule fut composée.

Le R. P. Joseph Göettelmann était un religieux des plus éminents de la Congrégation, un exemple vivant des vertus Rédemptoristiques et sacerdotales, tant au couvent par sa vie de prière et de travail qu'au dehors par son zèle surnaturel et infatigable. Observateur strict, presque méticuleux de la sainte Règle, il en fut aussi, comme supérieur, le gardien et le défenseur incorruptible. Sa piété à la fois tendre et raisonnée le fit s'acquitter très fidèlement des exercices de prière prescrits par la Règle ou par la tradition. La pratique des oraisons jaculatoires lui était devenue pour ainsi dire naturelle. Il était l'ennemi déclaré de toute perte de temps, ne lisant guère de journaux, ne s'attardant pas à des causeries inutiles, il avait surtout à cœur le travail intérieur de sa sanctification ; son esprit de pauvreté lui faisait accepter gaiement et en silence ce qui pouvait l'incommoder ; il portait ses vêtements usés jusqu'à la dernière limite. Depuis plusieurs années il s'interdisait, par esprit de mortification, le vin, la bière et les liqueurs. Sa sobriété était proverbiale. Jamais on ne le surprit sous le coup de l'emportement, de la rancune, il édifiait son entourage par sa modeste retenue, sa prudence et sa circonspection. Après Dieu il n'aima rien tant que sa vocation, et sa famille religieuse ; il fit aimer et estimer sa mère la Congrégation, se dévouant au salut des âmes, ne cherchant que la volonté et la gloire divine. Après quelques jours de souffrance, le R. P. rendit sa belle âme à Dieu, entouré de ses confrères. — « *Non recedet memoria ejus et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.* » Eccli 39-13.

Profession : 19 juillet 1891.

Ordination : 10 août 1896.

4 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1767. Saint Alphonse publie son ouvrage : La Vérité de la foi.

C'est en l'année 1767 que saint Alphonse publia les deux volumes de cet ouvrage. A la lecture de ces pages admirables, on sent toujours derrière le théologien qui raisonne pour convaincre les esprits, l'homme de Dieu qui enflamme le cœur et

entraîne la volonté. C'est le dogmaticien convertisseur qui prêche encore, alors même qu'il paraît ne vouloir qu'enseigner. Le feu qui le dévore ne lui permet pas de parler froidement, et sa profonde tristesse à la vue des maux causés par l'incrédulité, lui suggère, en finissant son livre, un appel aux catholiques, que feront bien de méditer ceux qui regardent, en se croisant les bras, les flots dévastateurs passer sur l'Eglise de Dieu. A tous ceux qui peuvent écrire ou parler, le saint demande pourquoi ils s'endormiraient dans l'inaction et le silence quand les méchants travaillent avec fureur à la ruine des âmes.

Le 4 août 1767, le Pape Clément XIII, à qui Saint Alphonse dédia son livre, lui répondit en termes on ne peut plus flatteurs. « Nous avons reçu avec un extrême plaisir, dit-il, votre ouvrage contre les erreurs modernes, d'abord parce que vous en êtes l'auteur, car nous connaissons par vos autres écrits vos talents, votre doctrine et le grand zèle dont vous êtes consumé pour la gloire de Dieu ; ensuite, parce que ce livre, nous l'espérons, sera très utile et très salutaire à un grand nombre d'âmes. Nous vous aimons de tout notre cœur, Vénérable Frère, en voyant que, non content de veiller sur l'église qui vous a été confiée, vous consacrez tout le temps dont vous pouvez disposer à des travaux dont l'utilité ne s'arrête pas aux limites d'un diocèse, mais s'étend à l'Eglise universelle. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 210.

1783. Bienveillance du Souverain Pontife Pie VI envers Saint Alphonse.

Par un décret du 22 septembre 1780, Pie VI, trompé par le Père Leggio, avait exclu de la Congrégation notre Père Saint Alphonse et ses compagnons, l'avait déposé de sa charge de Recteur Majeur pour les maisons de l'Etat Pontifical et lui enlevait les privilèges pour les missionnaires. En ce 4 août 1783, Pie VI, mieux informé, et sur la demande instante des Archevêques et Evêques du Royaume, qui lui représentèrent l'innocence du saint Fondateur, rendit à saint Alphonse et aux missionnaires du royaume « aussi longtemps qu'ils travailleront à l'œuvre des missions, les indulgences et les grâces spirituelles dont jouissent les religieux du Très Saint-Rédempteur dans l'Etat Pontifical, tant pour les missions que pour les autres fonctions ecclésiastiques. » Cette concession, on le comprend, remplit de joie le cœur de saint Alphonse et de tous ses enfants.

Vie de Saint Alphonse par le P. BERTHE, II, 551.

1783. Chapitre général tenu à Pagani.

Election du R. P. Villani, coadjuteur de Saint Alphonse dans la charge de Recteur-Majeur.

Notre Père Saint Alphonse, se sentant à bout de forces, s'était souvent proposé de donner sa démission de Recteur Majeur, mais les terribles complications dans lesquelles se trouvait la Congrégation l'en avaient toujours empêché. Maintenant qu'après tant d'ébranlements elle se voyait raffermie par la double faveur du pape et du roi, il crut pouvoir sans danger confier à un autre la charge qu'il exerçait depuis un demi-siècle. Avec l'autorisation du roi, il convoqua le 4 août 1783 un Chapitre général à l'effet de choisir un coadjuteur avec future succession, et même avec pleins pouvoirs pendant le temps qui lui restait à vivre.

La principale préoccupation des Capitulaires fut de resserrer les liens de la

discipline plus ou moins relâchés par le malheur des temps et les lamentables vicissitudes auxquelles la Congrégation avait été soumise. Les six consultants renommés presque à l'unanimité furent les dignes compagnons d'Alphonse : Mazzini, Villani, Tannoia, Alexandre de Meo, Corrado, Pavone, qui tous l'avaient secondé et consolé dans les tristes péripéties de la séparation. Le coadjuteur nommé fut le P. Villani ; et il eut pour admoniteur le P. Pavone qui, par sa vigilante fermeté, saurait, à l'occasion, tempérer la condescendance du bon P. Villani.

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, II, 553.

1870. Fondation de la maison de Riobamba (Équateur).

La fondation de Riobamba eut la même origine que celle de Cuenca. Grâce à la bienveillance du vicaire général Navarete et du Recteur des Pères Jésuites, le R. P. Didier obtint d'occuper le vieux couvent des Augustins, couvent tout délabré, avec une vieille chapelle et quelques meubles. C'est là qu'eut lieu la prise de possession, avec grande pompe, le 4 août 1870. La chapelle s'étant effondrée l'année suivante sans accident de personnes, force fut de transformer quelques pièces en chapelle provisoire. Un an après, on bénit la première pierre d'une belle église, qui ne devait s'élever que peu à peu. Tous y coopérèrent avec enthousiasme, les riches mais surtout les pauvres.

Les deux premières fondations de l'Équateur, Cuenca et Riobamba, furent le germe fécond d'un grand arbre dont les rameaux s'étendent aujourd'hui sur la Colombie, le Pérou et le Chili. Nulle part peut-être l'apostolat des enfants de saint Alphonse ne s'adresse à des âmes plus abandonnées ; mais nulle part non plus, croyons-nous, les travaux des missionnaires ne sont plus fructueux. Les missions du Pacifique sont la vigne choisie que cultivent avec un amour de préférence les Provinces françaises. Les curiers qu'on y a envoyés sont unanimes à dire leurs consolations. Quoique trop souvent inquiétés par les révolutions périodiques dont ces régions sont le théâtre, ils poursuivent l'évangélisation de la race indienne avec un zèle et un désintéressement auxquels rendent hommage les gouvernements les plus hostiles.

Vie du P. Humarque par HAMEZ, p. 297.

NÉCROLOGE



5 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1893. Fondation de la maison de Thury-en-Valois (Oise).

Le R. P. Gavillet, Supérieur Provincial, faisait la visite canonique à Dongen (Hollande), et il pria sur les tombes de nos confrères : «Vingt morts en dix ans! se dit-il, mourir pour mourir, je préfère que ce soit en France,» et il prend la résolution de rapatrier les exilés. Le R^{me} Père approuve son projet. Le P. Gavillet songeait à la Loire, à l'Isère, quand il rencontre à Paris un Alsacien qui lui dit qu'à Thury-en-Valois était à vendre le château des comtes d'Héricard. Il s'y rend avec le F. Gérard, et trouve une maison assez spacieuse avec un parc de onze hectares et une propriété de cinquante-cinq hectares. — Les RR. PP. Berthe et Ulrich s'y rendent aussi et approuvent. Monseigneur Fuzet, évêque de Beauvais, mis au courant de la demande, hésitait et réfléchissait aussi sur cette parole : vingt morts en dix ans !!! Après un long silence il approuva. ...On aménagea la maison et, le 15 octobre, le R. P. Nusbaum, Recteur de Dongen, fut nommé premier Recteur de Thury. Il recueillit auparavant ce qu'il appelait le dernier soupir de son cher refuge de Dongen, où un si grand nombre des nôtres avaient passé leurs années de jeunesse religieuse ; il notifia son décès à toutes les maisons de la province : *Die duodecimo hujus mensis julii supremum diem obiit domus nostra Dongen !* et il invita tous les supérieurs à donner un jour de récréation pour célébrer cette heureuse fin! Il ferma la porte de la maison et partit pour Thury. Plus tard on vendit la propriété aux Frères hospitaliers de Notre-Dame de Lourdes d'Oostaker. — Le Studendat resta à Thury jusqu'au 19 novembre 1902, époque de la séparation des deux Provinces. Les étudiants de la Province de Lyon se rendirent au Studendat belge de Beauplateau, ceux de Paris au Studendat de Bishop Eton en Angleterre, sous la conduite du P. Herrmann. C'était au moment des expulsions de 1903.

NÉCROLOGE

R. P. Philémon Vasseur. Santiago, 1914.

Le P. Vasseur naquit à Bavinchove, près Cassel (Nord), le 19 août 1839. Il était séminariste lorsqu'il entra au noviciat. Dès qu'il fut ordonné prêtre, ses supérieurs le chargèrent à Dunkerque, en 1877, du Juniorat, qui hélas! ne dura que trois ans, à cause de l'expulsion des religieux en 1880. L'Amérique fut désormais le théâtre de ses travaux et de son dévouement. Nommé Recteur de Santiago, il se dévoua durant huit ans environ aux œuvres, à l'ornementation de notre église, et prépara le logement pour nos étudiants français en 1891. Après avoir été Recteur huit ans encore à Lima, il revint au Chili. Là, il se consacra au ministère des malades et du confessionnal. Aumônier très goûté des ateliers de Saint-Vincent-de-Paul, qui comptaient jusqu'à trois cents enfants du peuple, il leur fit un très grand bien. Il fut Supérieur dans toute la force du terme, mais il tempéra son gouvernement par une exquise bonté. On l'appelait couramment le bon Père, le saint Père Vasseur. « Dieu est bon, disait-il, il faut être comme lui ». Comme missionnaire, il fut surtout l'apô-

tre des hommes et des enfants. Dans son langage original, il disait aux jeunes Pères : « Vous serez toujours assez les apôtres des femmes, soyez surtout les apôtres des hommes. » Il mourut au début de la guerre de 1914 en priant pour la France : « Que le bon Dieu protège notre chère France ! » — « *Qui pronus est ad misericordiam, benedicetur.* » Eccli 31-28.

Profession : 15 octobre 1864.

Ordination : 21 décembre 1867.

6 AOÛT

ÉPHÉMÉRIDES

1731. Fondation de l'Ordre des Religieuses Rédemptoristes.

Le 6 août 1731, jour de la Transfiguration du Sauveur, après révision de leurs nouvelles Règles, qui obtinrent l'approbation épiscopale et plus tard celle du Saint-Siège, les Religieuses de Scala prirent l'habit religieux des Rédemptoristes, et saint Alphonse devenait leur Fondateur et Père. Ces religieuses s'établirent à Sainte-Agathe-des-Goths, se propagèrent dans le monde entier, grâce au zèle et à la protection de leur saint Fondateur.

En 1830, le P. Passerat envoya à Sainte-Agathe-des-Goths deux de ses filles spirituelles : l'une française (une bretonne), Mademoiselle Eugénie Dijon ; l'autre, autrichienne, la comtesse Antonia Welsersheimb. Elles fondèrent le couvent de Vienne (Autriche) en 1831. Chassées en 1848 par les révolutionnaires en même temps que le P. Passerat et sa communauté, elles revinrent en 1853. De là la Congrégation se répandit en Autriche, en Belgique, en Hollande, en Irlande et en France. En dehors de l'Italie, elle comptait en 1921 vingt-et-un couvents et près d'un millier de religieuses, réparties dans les communautés suivantes :

Italie	{	Scala-lez-Amalfi, (Pro-	Angleterre	{	Dublin (Irlande).
		vince de Salerne)			Londres (Clapham).
Autriche	{	Sainte-Agathe-des-Goths	France	{	Saint-Amand-les-Eaux.
		Vibonati.			Grenoble (Isère).
		Vienne (Mauer).			Wargnies-le-Petit.
		Gars-lez-Horn (Innkreis			Guingamp.
Belgique	{	Autriche).	Espagne	{	Landser.
		Ried (Haute-Autriche).			Madrid (Carabanchel Al-
		Lauterach (Tyrol).			to).
Hollande	{	Bruges.	Canada	{	Pampelune.
		Malines.			Sainte-Anne de Beaupré
		Louvain.			(Québec).
Brésil	{	Soignies.	Brésil	{	Vassouras-lez-Rio-de-Ja-
		Marienthal-lez-Wittem			neiro.
		(Limbourg hol).			
		Velp-lez-Grave.			
		Sambeek-lez-Boxmeer.			

NÉCROLOGE



7 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

* **Humilité et douceur de Saint Alphonse.**

Dieu se plut à combler notre Père saint Alphonse des plus riches dons de la nature et de la grâce, et Alphonse fit abondamment fructifier ces trésors. S'il fut un des privilégiés de la divine munificence, il se montre d'autre part plein de mépris pour lui-même. Malgré tous ses travaux, il ne se regardait que comme un être inutile, et ne pensait qu'en tremblant aux jugements de Dieu. Animé de ces sentiments, il se montrait plein d'égards et de déférence pour tous ; les louanges et les témoignages de respect qu'on lui prodiguait le mettaient à la torture. Il se montrait humble et simple même avec les derniers des serviteurs. S'il avait quelque ordre à donner, c'était toujours dans les termes les plus humbles ; il priaït plus qu'il ne commandait, il s'occupait de tout ce qui était à faire dans sa cellule. Son désir sincère était de passer inaperçu, ou mieux encore d'être humilié avec Jésus-Christ ; il était vraiment heureux au milieu des outrages et des mépris, qu'il supportait avec un calme inaltérable, ne répondant qu'avec douceur en gardant le silence. Innombrables en sont les preuves ; et il a fallu des volumes pour raconter tant d'exemples admirables qu'il nous a laissés de sa patience héroïque et de sa douceur invincible au milieu des mépris. Gravons dans notre esprit ces paroles : « La mansuétude est la vertu propre des religieux ; mais personne n'y parvient sans être humble. »

NÉCROLOGE

R. P. Louis Delorme. Mouscron, 1917.

Le R. P. est né à Meaux (Seine-et-Marne), le 1^{er} janvier 1860, de parents profondément chrétiens. Ordonné prêtre, il s'adonna quelque temps aux missions. Sans être un orateur, il n'en a pas moins fourni une carrière apostolique utile et bénie du ciel. Dans l'emploi de ses modestes talents, il déployait le plus grand zèle, il excellait à prêcher la petite mission des enfants, à telles enseignes que les grandes personnes n'y trouvaient pas moins d'at-

traits et de profit que les enfants. Homme d'une foi et d'une piété profonde, il comptait avant tout sur l'influence des moyens surnaturels. Déjà au Studendat, il aimait tout particulièrement, durant les promenades, à fréquenter l'un de ses anciens conovices et lui disait : « Frère, parlons de Dieu, de Jésus et de son amour, » et ces conversations faisaient plus de bien à l'un et à l'autre qu'une lecture spirituelle. Le P. Delorme était aussi un partisan déclaré de la dévotion à Notre-Dame du Perpétuel Secours et de la Supplique perpétuelle en mission. Avant de mourir il promit d'assister du haut du ciel ceux qui s'en montreraient les ardents propagateurs. En dehors du temps consacré aux missions, il rendit de précieux services au T. R. P. Desurmont en qualité de secrétaire pour la transcription de ses œuvres ; et plus tard au R. P. Riblier dans le collationnement et la copie des manuscrits formant les œuvres complètes du P. Desurmont. Ce travail occupa plusieurs années de sa vie et ses patientes recherches amenèrent la publication de certaines œuvres utiles qui sans lui, n'auraient peut-être jamais vu le jour. Il contribua également à la composition et à la rédaction du « glosier » à l'usage de nos missionnaires. Le cher Père est mort victime de la guerre, des privations, du manque de médicaments, impossibles à se procurer durant l'occupation allemande à Mouscron en 1914. C'est lui enfin qui, durant son séjour à Saint-Nicolas du Port, avec la collaboration d'un confrère, offrit à toutes les communautés de la Province le tableau des confrères défunts que nous possédons dans nos maisons. Puisse-t-il éprouver le salutaire effet des prières qu'il a procurées aux autres. — *« Miseremini mei, saltem vos amici mei. »*

Profession : 9 novembre 1881.

Ordination : 19 février 1888.

8 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1754. Circulaire de Saint Alphonse aux membres de la Congrégation.

Voici quelle fut l'occasion de cette circulaire. Le P. Mathieu Criscuoli, sujet peu édifiant, revenait de mission assez fatigué. Désigné par son Recteur pour un autre travail, il refusa par deux fois de l'accepter. Alphonse le chassa le soir même de la Congrégation. Un autre Père et un jeune Étudiant venaient également de quitter la Congrégation. En même temps qu'il expulsait les sujets indignes, Alphonse rappelait aux vrais enfants de l'Institut l'obligation qui leur incombe à tous de marcher dans la voie de la sainteté et sa volonté bien arrêtée de ne souffrir parmi eux ni tièdes ni relâchés.

De cette admirable lettre-circulaire du 8 août 1754, retenons ces paroles bien dignes de notre attention : « Mes Pères et mes Frères, disait-il, la Congrégation ne compte pas encore vingt-deux années d'existence ; depuis cinq ans elle est approuvée par la Sainte Église ; elle devrait donc avoir conservé sa ferveur primitive et même l'avoir accrue. Ses membres en grande majorité, je le reconnais, sont pleins d'ardeur, mais on en trouve qui languissent et n'avancent pas. Où aboutiront-ils ? Je l'ignore, car Dieu, en nous appelant à la Congrégation dans les premiers temps de son existence, nous a destinés à devenir des saints et à nous sauver en saints. Celui qui, dans la Congrégation, voudra se sauver mais non en saint, je ne sais s'il se sauvera. Si ce manque de ferveur venait à se propager, pauvre Congrégation ! Où en serait-elle dans cinquante ans ? Ce serait le cas de s'écrier en versant des larmes : Pauvre Jésus-Christ ! si nous ne l'aimons pas, nous qui avons reçu tant de grâces spéciales et tant de lumières

extraordinaires, qui donc l'aimera ? Que sommes-nous donc venus faire dans la Congrégation ? A quoi nous y occupons-nous, si nous n'y travaillons à devenir des saints ? Nous trompons le monde, qui nous regarde tous comme des saints, et se moquera de nous au jour du jugement... Faisons grand cas de notre vocation. C'est le plus signalé bienfait que Dieu ait pu nous accorder après ceux de la création et de la rédemption... Remercions-en tous les jours le Seigneur et tremblons à la pensée de le perdre. Un prêtre dans la Congrégation sauvera plus d'âmes en un an qu'il n'en sauverait durant toute sa vie hors de la Congrégation. Et si l'on parle du profit personnel, un membre de l'Institut acquerra plus de mérites en un an par la pratique de l'obéissance qu'il n'en ferait en dix ans vivant dans le monde au gré de ses caprices. D'ailleurs, le bien que nous avons à faire, quel est-il ? C'est celui que Dieu veut de nous, et non pas celui que nous voulons. Or quel bien, quelles œuvres Dieu exige-t-il de celui qu'il a fait entrer dans la Congrégation ? Le bien, les œuvres que lui imposent la Règle et les Supérieurs... Ne perdons pas la belle couronne que je vois toute préparée pour quiconque vit selon l'observance et meurt dans la Congrégation.»

NÉCROLOGE

R. P. Ferdinand Fleury. Contamine, 1873.

Le R. P. naquit le 10 septembre 1819 à Courroux (Suisse). Ses parents occupaient un des premiers rangs parmi les catholiques de vieille roche. Il entra dans la Congrégation à Fribourg, et fit son noviciat à Pinale, diocèse de Modène, pendant que l'on construisait la nouvelle maison de Fribourg. Devenu missionnaire, le P. Fleury fut du nombre de ces grandes âmes qui vivent pour ainsi dire clouées à la croix. Sa première croix fut son peu de mémoire ; il lui fallait trois et quatre semaines pour apprendre si peu que ce soit, afin de le prêcher convenablement. Son action, par ailleurs, était naturelle, variée et très vivante. La seconde croix fut sa charge de supérieur durant dix-sept ans : l'horreur des honneurs, l'obligation des corrections et les conférences à la communauté. Chassé de Fribourg par la révolution, il fit partie des maisons de Contamine, de Saint-Nicolas-du-Port, où il fut nommé Supérieur deux fois de suite. Là il fit bâtir l'église attenante à la maison.

Le R. P. excellait par sa sagesse, sa prudence et son jugement pratique. Missionnaire éminemment zélé, il développa grandement l'œuvre des missions, grâce à son remarquable talent de missionnaire populaire. Le P. Fleury était un homme mortifié, très dur pour lui-même, oublieux de ses aises, et extrêmement attentif à ne froisser personne. Durant les neuf dernières années de sa vie, la croix s'est appesantie de nouveau sur lui. Comme Recteur de Saint-Nicolas, il reçut son transfert immédiat à Châteauroux en dehors du temps des nominations. Voici quelle en fut la cause. L'église venait d'être bâtie, et Monseigneur Lavigerie, évêque de Nancy, ne voulut pas qu'elle fût livrée au culte, car elle portait ombrage au curé de Saint-Nicolas. Il obligea le P. Fleury à signer un engagement qui lésait très fort les droits des religieux exempts. Le P. Fleury crut bien faire en le signant *pro hono pacis*. Ce fut là sans doute la raison de la disposition de Rome à son égard. Le P. Fleury laissa à ses confrères en mourant un modèle de régularité, de modestie, de patience et de résignation héroïques. — « *Cum Christo confixus sum cruci.* » Galat. 2-19.

Profession : 2 février 1841.

Ordination : 24 août 1845.

R. P. Frédéric Kuntz. Rome 1905.

Le P. Frédéric naquit à Weyersheim, diocèse de Strasbourg, le 26 janvier 1832. Ce qui caractérisa le R. P., ce fut sa naïve et grande simplicité : *Non erat dolus in eo* ; mais c'était un religieux pieux, très intérieur, très observateur de la Règle, enthousiaste pour tout ce qui concernait l'histoire de la Congrégation. Il fut successivement lecteur de théologie dogmatique et nommé préfet des étudiants dans la Province Française, puis Archiviste

de notre maison-généralice à Rome. Il composa beaucoup de petites biographies d'anciens Pères, Etudiants, Frères et le *Manuale pii sacerdotis*. Il mourut comme il avait vécu : *vir simplex et rectus*. — « *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* » Matth. 5-7.

Profession : 30 novembre 1850.

Ordination : 16 août 1857.

C. F. Joachim (Louis Chardin). Blankenberg, 1925.

Originaire de Manhoué, (Lorraine), le C. F. naquit le 26 juin 1854, d'excellents chrétiens et fiers patriotes. Il entendit l'appel de Dieu à la vocation religieuse au cours d'une mission prêchée dans sa paroisse par le R. P. Eugène Garénaux. Une fois entré dans la Congrégation, le cher Frère fut désigné par ses supérieurs pour devenir apprenti bâtisseur sous la direction des Frères Edouard et Gérard. Bientôt il fut apte à diriger les constructions dont ses maîtres en architecture avaient dressé les plans et que plus tard il traça lui-même. On était à l'époque des expulsions de 1880 ; le Frère Joachim se montra l'enfant dévoué aux intérêts de sa Mère la Congrégation : habile ouvrier, infatigable travailleur, prêt à toute espèce de travaux, un modèle d'abnégation. Il aménagea successivement les refuges destinés aux novices à Stratum, et aux étudiants à Dongen (Hollande) ; il travailla activement à la construction des maisons d'Antony, de Thury-en-Valois, de Boulogne, d'Uvrier, de Saint-Étienne, d'Attert etc... et de l'église Notre-Dame du Perpétuel Secours à Santiago du Chili.

Ses supérieurs l'ont attesté à plusieurs reprises, le Frère Joachim fut un modèle de Frère servant par son dévouement, sa piété et sa fidélité à la Règle et aux pénitences de tradition. On le surprenait toujours la prière sur les lèvres, égrenant son chapelet dans les allées et venues ; il consacrait entièrement le Dimanche à la prière. Avec quelle sollicitude il pratiquait la pauvreté, jusqu'à tracer ses plans sur du papier d'emballage ! Avec quelle bonté il traitait les ouvriers, ne faisant jamais parade de ses talents devant eux ni devant ses confrères. Malgré ses nombreuses occupations, il était toujours le premier aux actes communs, rendant service à tous, quelquefois à ses dépens ; sa conduite, en un mot, était un perpétuel objet d'édification pour la communauté. Il aurait suffi, disent ses supérieurs, d'un Frère Joachim pour maintenir tous les Frères dans le genre religieux. Son dernier travail fut la construction d'une chapelle à Blankenberg : un gracieux bijou en style gothique. Usé plus encore par le travail que par la maladie, le bon Frère sentit ses forces diminuer et sa dernière heure approcher. Il mourut un samedi, dans l'octave de la fête de Saint Alphonse et pendant la neuvième de l'Assomption, nous donnant à tous le modèle du vrai Rédemptoriste dévoué à la Congrégation. — « *Dabit vobis mercedem vestram in tempore suo.* » Eccl. 51-38.

Profession : 22 mai 1884.

R. F. Joseph Husser. Stobychwa 1916.

Étudiant

Tué à la guerre de 1914.

Né à Dabo, en Lorraine, le 28 juin 1894, le Frère Husser perdit ses parents à l'âge de sept ans et fut confié à l'orphelinat Saint-Charles de Schiltigheim en Alsace. En 1906, il entra au juvénat d'Uvrier à la suite de son frère Pierre. Deux ans après sa profession religieuse, il fut appelé sous les drapeaux lors de la guerre de 1914, obligé de quitter le studendat d'Echternach qu'il aimait tant et où il était si estimé. Passé infirmier au lazaret d'Oberwerth près Coblenze, il conquit très vite la confiance de ses chefs, fut nommé sous-officier de la Croix-Rouge, mais il avait à cœur de toujours garder sous l'uniforme du soldat un cœur de Rédemptoriste. Sa grande loi était d'accomplir, dans la situation actuelle, la volonté de Dieu, de la regarder en face avec les plus grands sacrifices qu'elle lui demanderait. Il écrivait à un confrère : ne cessons de prier l'un pour l'autre, afin de rester extérieurement et intérieurement de parfaits Rédemptoristes. Joyeusement, il acceptait le sacrifice que Dieu lui demandait. Le huit août, à 6 h. $\frac{1}{2}$ du matin, les Russes préparaient le terrain par un feu roulant d'artillerie. Pierre venait de se lever et s'apprêtait à quitter le souterrain. A peine avait-il fait un pas dans la tranchée qu'un obus de gros calibre tomba et il fut tué sur le coup. Il avait une plaie béante en pleine poitrine.

Comme religieux, le R. F. Husser était un étudiant sur lequel on fondait bien des espérances. L'innocence, une piété sincère et virile, le mépris des choses terrestres, un noble enthousiasme pour sa vocation, un amour du prochain prêt à tous les sacrifices, l'aménité de ses rapports, un sincère et filial abandon à ses supérieurs, et surtout, il faut le faire re-

marquer, une dévotion extraordinaire à la Très Sainte Vierge : telle est la physionomie morale du R. Frère Husser. C'était, au dire de ses supérieurs, une âme de choix, une des gloires du studentat d'Echternach, un Rédemptoriste qui se fit remarquer par les talents et les nobles qualités de l'esprit et du cœur. — « *Bonorum enim laborum gloriosus est fructus.* » Sap. 3-15.

Profession : 8 septembre 1913.

9 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1760. Saint Alphonse publie son ouvrage : « *La Selva* ».

Après avoir créé une légion d'apôtres pour travailler avec lui et comme lui à la rédemption, notre Père saint Alphonse voulut encore inspirer sa noble et ardente passion à ceux qui sont spécialement chargés par Dieu de lui gagner des âmes : les prêtres et les religieux.

Dans cette intention, il composa en 1760, à l'âge de soixante-quatre ans, deux importants ouvrages : la *Selva*, ou les devoirs de l'âme sacerdotale, et la *Vera Sponsa*, ou les devoirs de l'âme religieuse. Alphonse s'est contenté d'intituler la *Selva* : *Recueil de textes et matériaux*, mais si on le parcourt attentivement, on voit que sa pensée en forme la trame et l'harmonie, et que tout ce que la tradition a de plus fort et de plus suave y est mis par sa science au service de sa plume. C'est en effet le fruit des recherches et des études qu'il avait faites durant près de quarante ans, soit pour régler sa propre conduite, soit pour diriger la retraite ecclésiastique qu'il prêcha pour la première fois au clergé de Naples en 1732, lorsqu'il ne comptait pas encore six ans de sacerdoce. Ce livre est un de ceux qui ont eu le plus de succès. On s'est empressé de le traduire dans les principales langues d'Europe ; on en connaît au moins cinq traductions françaises, parmi lesquelles il en est une qui se distingue par son mérite, celle de Monseigneur Gaume. (*Œuvres ascétiques*, R. P. DUJARDIN, vol. XII, préface).

La conclusion de ce livre, c'est que les ministres de Dieu ne remueront le monde indifférent et impie qu'avec le levier de la sainteté. Mais des saints, armés des moyens dont le prêtre dispose, pourront toujours ébranler les peuples et les jeter aux pieds de Dieu. Saint Alphonse cite cette parole de saint Philippe de Néri : « Donnez-moi dix prêtres véritablement animés de l'esprit de Dieu, et je me charge de convertir le monde entier » ; et il ajoute : « Que n'a pas fait un saint François-Xavier en Orient ? A lui seul, disent ses historiens, il convertit dix millions d'infidèles. En Europe, que n'ont pas fait un saint Patrice et un saint Vincent Ferrier ? Très certainement un prêtre animé de l'esprit de Dieu, quelque médiocre que soit sa science, convertira beaucoup plus d'âmes que n'en convertiront cent prêtres fort instruits, mais sans grand amour pour Dieu. »

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, I, 632.

NÉCROLOGE

Le serviteur de Dieu Joseph-Marie Leone. Anghi (Italie), 1907.

Le serviteur de Dieu Joseph-Marie Leone naquit à Trinitapoli, en Apulie, le 24 mai 1829. Ses parents allumèrent en lui les premières flammes d'une vraie piété. D'un caractère très doux, il s'appliquait surtout à reproduire les cérémonies sacrées plutôt qu'à rechercher les jeux. Les premiers éléments des lettres lui furent enseignés à la maison paternelle, et il se forma à la vertu par la discipline extrêmement rigide du séminaire. Afin de suivre de plus près Jésus-Christ Rédempteur, il entra dans la Congrégation en 1849. Dès son noviciat, qu'il fit à Ciorani, il répondit à tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Mais bientôt il se vit affligé d'une maladie de langueur et l'on fut sur le point de lui signifier son renvoi dans sa famille. Le R^me Père et ses consultants hésitèrent à l'admettre aux vœux, mais le Père Maître, connaissant plus à fond la vertu de son novice, intercédait en sa faveur. Bientôt Joseph-Marie aborda les études et se signala entre tous les autres par sa ferme résolution d'avancer et sa vive ardeur dans la piété. Toujours souffrant, mais l'esprit toujours tourné vers Dieu, il fit de constants efforts pour ne s'écarter en rien des règles même les plus petites.

Promu au sacerdoce en 1854, Joseph-Marie ne vécut plus désormais que pour Dieu et la Congrégation. Sans égard pour sa maladie, il prit part aux saintes missions, et l'on peut juger du bien qu'il fit aux âmes, en entendant les peuples parler encore de son zèle dans la prédication et de sa façon charitable d'accueillir les pénitents. Elles ne manquent pas les villes où l'on conserve le souvenir de conversions merveilleuses qu'il opéra chez des hommes dont on désespérait. Son talent extraordinaire se fit surtout remarquer dans ses instructions aux clercs et aux religieuses. Lors de l'expulsion des religieux par les décrets malveillants de 1866, il se retira dans sa maison paternelle à Trinitapoli. Le bien qu'il opéra dans sa paroisse est incalculable. Interrogé sur la source où il avait puisé une sagesse si pleine de force : « Aux pieds de Jésus Crucifié, répondit-il. » Lorsque les maisons de l'Institut furent rétablies, Joseph-Marie se retira « in Anghi », où il fut préposé à l'éducation des jeunes gens, à l'administration matérielle de la maison, puis à la direction de toute la communauté. Cependant le bruit de sa sainteté s'était répandu au loin, et de nombreux visiteurs de toutes les conditions accouraient à celui qu'ils considéraient comme un ange descendu des cieux. Il écrivit des opuscules très propres à allumer et à entretenir l'amour envers Jésus et Marie. Des personnes dignes de foi affirment que leurs entreprises faites sous l'inspiration ou avec l'approbation du serviteur de Dieu, avaient obtenu un plein succès, tandis que celles qui n'avaient pas bénéficié de ses lumières avaient échoué. Le P. Joseph-Marie, chargé de mérites, s'endormit paisiblement dans le Seigneur ; ses funérailles revêtirent l'aspect d'un triomphe. — « *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* » Eccli. 45-1.

Profession : 23 mars 1851.

Ordination : 31 décembre 1854.

10 AOÛT

ÉPHÉMÉRIDES

**1744. Saint Alphonse publie son livre :
les « Visites au Très Saint-Sacrement ».**

C'est le 10 août 1744 que le livre des « Visites au Très Saint-Sacrement » sortit de la plume de notre Père saint Alphonse. Ce fut son premier livre. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Quelques-unes des réflexions et des affections

qu'on va lire, dit-il dans sa préface, avaient été réunies par moi pour aider les jeunes gens de notre Congrégation dans la visite quotidienne qu'ils font, selon notre coutume, au Très Saint-Sacrement et à la Très Sainte Vierge. Mais un pieux séculier, en retraite dans notre maison, les ayant entendu lire, voulut, pour le bien commun, que l'on imprimât ce livre à ses frais. Il m'obligea par suite à en augmenter le nombre pour que les personnes pieuses pussent s'en servir chaque jour du mois. » Ce pieux séculier, pense-t-on, n'est autre que don Joseph de Liguori, père de saint Alphonse. Ce livre eut depuis une diffusion mondiale, et l'on ne peut compter le nombre des âmes qu'il a sanctifiées et sauvées. N'est-ce pas, d'après le témoignage de saint Alphonse, n'est-ce pas à cette dévotion au Très Saint-Sacrement que l'on gagne plus en un quart d'heure d'oraison que dans tous les autres exercices spirituels d'une journée ? De son vivant, Alphonse put compter en Italie vingt-deux éditions de ce livre, qui fut ensuite reproduit dans presque toutes les langues. Un jésuite lorrain, le Père Doré, ayant séjourné quelque temps en Sicile, et devenu, durant la révolution de 1793, directeur des Bénédictines du Saint-Sacrement à Saint-Nicolas-du-Port, traduisit pour la première fois les visites en français, en 1772, et envoya sa traduction à saint Alphonse, qui lui répondit de sa propre main.

Revue Sainte Famille, 1882, p. 544.

1879. A Pagani, Saint Alphonse bénit le Vésuve en éruption.

Le 10 août de cette année, la communauté de Pagani fut témoin d'un prodige qui lui montra la puissance de Saint Alphonse sur le cœur de Dieu. Depuis quelque temps, le Vésuve, qui se dresse juste en face de Pagani, lançait des laves enflammées sur le territoire d'Ottoiano. Tous les environs étaient dans la consternation. Des fenêtres du corridor, les Pères contemplaient ce grandiose, maisterrifiant spectacle. Saisi d'horreur, un Père court à la cellule de saint Alphonse, et le conjure de venir voir ce qui allait se passer. Il vient en effet, s'approche de la fenêtre, en disant par trois fois : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Il fit un grand signe de croix dans la direction de la montagne, et à l'instant même, l'immense tourbillon de feu et de flammes s'abîma dans le cratère. Telle était la puissance d'Alphonse sur le cœur de Dieu.



SAINT ALPHONSE
BÉNIT LE VÉSUYE EN ÉRUPTION

Procès ord. de Nocera. Fol. 473.

1914. Arrestation et expulsion de la communauté de Mulhouse.

Au début des hostilités de la guerre de 1914 le couvent de Riedisheim était devenu une ambulance où les soldats français et allemands étaient accueillis et soignés. Les Pères, propriétaires du local, furent accusés d'avoir tiré sur les Allemands, des bâtiments de l'ambulance. Durant la nuit du 10 août, une patrouille fit alors irruption dans le couvent, et toutes ses rigueurs se portèrent sur les religieux sans respecter les vieillards. La fausseté de l'accusation fut prouvée, mais qu'importe, il fallait que les Allemands exerçassent leur fureur sur des victimes. Nos Pères, encadrés d'une centaine de soldats, furent dirigés à pied au milieu d'injures et de menaces de mort, à un endroit situé à deux kilomètres de Mulhouse, puis à Mulhouse même. Les officiers et soldats criaient : « Vous êtes des c... de chiens ! eh ! les prêtres français en verront bien d'autres !... Dans quelques jours nous serons à Paris, et nous demanderons cinquante milliards à la France écrasée !... En attendant, vous serez tous fusillés ce soir ! » Dans les rues de la ville de Mulhouse, une populace, composée d'immigrés et de soldats curieux, les accueillit avec des huées ; elle vomit sur eux les plus sales injures, les invectives les plus obscènes et proféra de nouvelles menaces de mort. Arrivés à l'Hôtel de Ville, on fait subir aux Pères un sommaire interrogatoire, puis durant neuf jours les religieux sont gardés en cellule, attendant leur comparution devant le conseil de guerre qui devait statuer définitivement sur leur sort. L'aumônier de la prison permit au vénérable Père Louis Kempf de célébrer la messe au cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Ses confrères communiaient à sa messe. Tout rappelait les scènes des catacumbes. Le conseil de guerre fut fréquemment interrompu par de nombreux coups de canon. Les Français l'emportaient sur leurs ennemis. Bientôt les Allemands s'enfuyaient en toute hâte, et la porte de la cour s'ouvrait, livrant passage à un officier et à des soldats français ! Le vaillant général Pau, commandant l'armée d'Alsace, fit conduire les Pères en France, et on les accueillit avec enthousiasme !

Revue de la Sainte Famille, année 1915 p. 340.

NÉCROLOGE



11 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1754. Recommandations de notre Père Saint Alphonse
sur l'humilité et la douceur.

En ce mois consacré à la pratique des vertus de douceur et d'humilité, rappelons-nous les avis que nous donne saint Alphonse dans sa célèbre circulaire du huit août 1754, déjà citée. « Un sujet, nous dit-il, se sent-il aigri contre un confrère ou contre un supérieur ? qu'il se garde d'agir dans la chaleur de l'émotion ; il doit d'abord se calmer, se recommander à Dieu ; puis, s'il le juge nécessaire, il agira, ou il ira parler au supérieur, ou bien encore il lui écrira. Pour l'amour de Jésus-Christ, je recommande d'être attentif sur ce point. Combien de fautes n'éviterait-on pas, si l'on observait cette règle ! Car dans la chaleur du premier moment, les choses paraissent tout autres qu'elles ne sont. C'est pourquoi je m'adresse aussi aux supérieurs, et je les prie de ne pas faire de réprimandes quand ils se sentent vivement émus, mais d'attendre que leur cœur soit calmé : sinon, ils excéderont toujours, et leurs réprimandes seront peu utiles. »

Notre Père Saint Alphonse nous recommande ensuite l'humilité : « Que chacun se garde dans la Congrégation de prononcer même le mot « *mon honneur* ». L'honneur qui doit être le plus cher à un sujet de l'Institut, c'est d'aimer l'obéissance, c'est d'être méprisé et compté pour peu de chose. Être méprisés comme Jésus-Christ l'a été lui-même, tel a été l'objet des désirs des saints. Et quiconque ne voudra pas devenir saint ne pourra pas persévérer dans la Congrégation : Jésus-Christ lui-même, à qui cette Congrégation est si chère, l'en chassera. Dieu ne veut pas que les premières pierres de cet édifice qui est sien soient sans consistance, et que, loin de pouvoir servir de soutiens et de modèles aux sujets à venir, les premiers appelés n'édifient même guère ceux qui sont à présent dans l'Institut... Travaillons à devenir des saints et aimons beaucoup Jésus-Christ : il mérite bien d'être aimé, surtout par nous qu'il a plus aimés que d'autres.

Lettres, par R. P. DUMORTIER, I, p. 309.

1901. Décret de Léon XIII déclarant Vénérable la servante de Dieu :
Sœur Marie-Céleste Crostarosa.

NÉCROLOGE

R. P. François Marie Margotta. Naples, 1764.

Il naquit à Calitri (Italie) en 1699 et entra dans la Congrégation en 1747. Un fait à noter : à l'âge de trente ans, il tomba gravement malade, et son directeur, le grand serviteur de

Dieu don Giuliani, appelé en toute hâte, le trouva mort à son arrivée. Giuliani dit à sa mère : « Si Jésus-Christ vous le rend, le lui consacrez-vous ? » Elle répondit qu'elle était prête à tout sacrifice. Aussitôt Giuliani se jette sur le corps de Margotta, comme l'ont attesté des témoins oculaires, et adresse à plusieurs reprises cette prière à Notre-Seigneur : « Mon Jésus ! je le veux en vie pour votre gloire ; oui je le veux ; c'est une grâce que vous demande Giuliani, et vous devez la lui accorder. » Cette prière fut répétée jusqu'à ce que le jeune homme revint à la vie, et fut rendu à sa mère. Ordonné prêtre, il entra dans la Congrégation. Il était un des premiers disciples de Saint Alphonse et devint son procureur général un an après sa profession religieuse, lors du premier Chapitre général en 1749. Ses grandes qualités lui ont valu de précieuses amitiés : aussi fut-il visité durant sa maladie par nombre de personnages distingués. Le Père Margotta mourut à la suite d'une épidémie et assisté de charitables confrères, regretté du peuple et surtout de saint Alphonse, qui perdait en lui un de ses amis les plus dévoués. — « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* » Ps 83.

Profession : 2 juillet 1748.

R. P. Antoine Liagre. Cuenca (Équateur), 1924.

« Je ne veux pas me sauver seul, mais sauver beaucoup d'âmes avec moi » : telle fut la maxime qui sanctifia la vie du R. P. Liagre. Il naquit à Tourcoing (Nord), le 20 janvier 1876, d'une très honorable famille de la ville. Il entra au Noviciat de Stratum (Hollande) en 1893, puis fut envoyé au studendat de Santiago du Chili. Ordonné prêtre, il se consacra durant dix-huit ans au ministère apostolique, et il jouit bientôt dans tout le Chili d'une réputation incontestée d'homme de Dieu et de grand missionnaire.

A une grâce puissante, effet de son incessante prière, le R. P. joignait un ensemble de dons naturels, qui, développés par son excellente formation apostolique, peuvent expliquer les résultats étonnants de sa prédication. La force de son caractère se reflétait sur son visage pâle et énergique. Impérieux, dominateur, le Père l'eût été dans le monde, et même en religion, s'il se fût laissé aller à lui-même. Mais heureusement, à cette force de caractère s'unissait un cœur sensible, impressionnable, un sens pratique très sûr, un souci des convenances qui le mettaient à l'abri des écarts de violence. Aux heures de lutte ardente pour le bien des âmes, se révélait l'incroyable réserve d'énergie de son tempérament d'apôtre. Il fallait entendre ses exhortations aux fidèles, c'étaient des flammes qui allaient embraser les cœurs. « Ce Père parle comme un séraphin, disait un jour, dans son admiration, l'un de ses auditeurs. » Il n'était rien qu'il ne mit en œuvre pour propager le culte de Notre-Dame du Perpétuel Secours en mission ; « Une mission où l'on prie Marie va bien, disait-il ; sans elle, nous ne pouvons rien. »

Cet apôtre à l'âme de feu était au couvent un confrère aimable, d'une régularité exemplaire. Très communicatif, il aimait en récréation la sainte gaieté des enfants de Dieu et ne reculait pas, pour amuser ses confrères, devant un bon mot ou une histoire plaisante accompagnée ordinairement d'une charmante mimique. Hors de ces occasions, il était recueilli comme un solitaire. L'étude et la prière se partageaient le temps que lui laissaient libre ses nombreuses prédications et les confessions. Un je ne sais quoi d'aimable attirait vers ce religieux si simple et si modeste, mais chez qui se devinait une pureté d'âme angélique, fruit de la plus exquise délicatesse de conscience et de la plus stricte vigilance sur lui-même. Frappé au cœur par une maladie qui ne pardonne pas, il accepta la mort avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu, renouvelant chaque jour, par deux fois, ses vœux de religion. « Que notre vocation est belle, disait-il souvent ! Quel bonheur d'être Rédemptoriste et surtout de l'être dans ces contrées du Pacifique ! » Il savait par expérience combien le travail de nos missions dans ce pays correspond à l'idéal proposé par saint Alphonse à ses fils, et cette pensée le transportait d'enthousiasme. Il avait mis en pratique la devise de toute sa vie : « Je ne veux pas me sauver seul, mais sauver beaucoup d'âmes avec moi. » — « *Et nos debemus pro fratribus animam ponere.* » I Jean 3-16.

Profession : 8 décembre 1894.

Ordination : 22 septembre 1900.

12 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

* **Humilité de Saint Alphonse dans la composition de ses ouvrages.**

En étudiant les écrits de saint Alphonse, et en particulier les principes qui, d'après son propre témoignage, l'ont dirigé dans la composition de ses livres, il semble qu'il a en quelque sorte mis tout en œuvre pour écarter de son travail littéraire les qualités brillantes qui attirent les regards. Sous le rapport du style, il aurait pu difficilement pousser plus loin la simplicité. Quant au fond de ses ouvrages, saint Alphonse préfère ordinairement emprunter aux autres, leur prêter la parole plutôt que de se faire valoir lui-même. — Sa grande Théologie morale ne parut d'abord que comme un commentaire du livre de Busembaum. Ses propres additions, sont, il est vrai, considérables et très savantes : elles n'ont cependant pas, en général, cette allure magistrale qu'on rencontre chez les grands scolastiques qui ont écrit après la Renaissance ; observation que l'on peut appliquer de même à ses autres ouvrages de théologie morale. — Ses œuvres dogmatiques se distinguent par leur clarté d'exposition plutôt que par l'appareil scientifique. Du reste, il n'eut pas l'avantage d'avoir été formé à la philosophie scolastique, qui, de son temps, ne jouissait plus du domaine exclusif dans les écoles de Naples. — Dans ses œuvres ascétiques le cœur parle plus que l'esprit ; la tendance pratique y laisse ordinairement dans l'ombre la méthode et l'enchaînement logique des pensées — Ses lettres de même n'ont pas généralement cette ampleur de forme que l'on admire dans celles des grands écrivains... Si le style de ses écrits est si simple, sans appareil scientifique, il faut l'attribuer à son humilité profonde. Alphonse avait le désir d'être ignoré autant que la gloire de Dieu et l'utilité surnaturelle du prochain le lui permettaient.

Nous en trouvons la preuve authentique dans une de ses propres paroles. Lorsque, en écrivant sa dissertation sur les livres défendus, il fit usage des matériaux rassemblés par le docte Père Alexandre de Meo, on lui demanda pourquoi il n'avait pas inséré dans son travail toutes les notes pleines d'érudition du Père Alexandre : « Voulez-vous donc, » répondit-il, « me faire passer aux yeux du monde pour un savant ? » C'était dire en d'autres termes avec Saint Paul : « *Et ego, cum venissem ad vos, fratres, veni non in sublimitate sermonis aut sapientiae... Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum ... Et sermo meus non in persuasibilibus humanae sapientiae verbis.* (I Cor., II, 1-2-4). Saint Alphonse poussa jusqu'au bout les conséquences de ce principe.

Extrait de l'Ami du Clergé.

1903. **Expulsion de la Communauté de Saint-Nicolas-du-Port.**

Le 8 avril de cette année, le commissaire spécial de Saint-Nicolas était venu remettre au R. P. Ernest Tailleur, Recteur, son refus d'autorisation de congrégation. Sur le refus de se dissoudre, les Pères sont cités en correctionnelle et condamnés : le Père Tailleur à vingt-cinq francs d'amende, et les RR. PP. L'Hôte,

Wetzel, Maudru, François, Paulin, les Frères Alphonse et Modeste à seize francs. Ils interjetèrent appel, tout fut inutile. Malgré leur condamnation en correctionnelle et en cours d'appel, les Pères de la Communauté avaient refusé de quitter leur couvent. L'ordre d'expulsion *manu militari* fut alors lancé.

Le 12 août 1903, vers trois heures de l'après-midi, après les trois sommations légales, la grande porte fut enfoncée. Refusant de sortir de chez eux, les Pères furent tirés un à un de leurs chambres à force de cabriolets (diminutif de menottes). Puis, trainés ainsi jusque sur la place, ce fut une procession inoubliable où chacun des huit incriminés, arraché à sa cellule et à son couvent, était flanqué de deux gendarmes et suivi de deux chasseurs à pied. La foule frémissante et indignée, apercevant le brillant des chaînes à leurs poignets, s'écria tout d'une voix : « Oh ! les misérables, ils leur ont mis les menottes ! » Les six Pères avec les deux Frères, jetés à la rue, furent reçus et logés chez M. Bonnardel, maire du pays, et dans quelques honorables familles. Puis ce fut la dispersion en Suisse et en Belgique, où les suivirent les regrets de tous. La population de Saint-Nicolas, dans toutes les circonstances de ce drame émouvant et douloureux, s'est montrée admirable de respectueuse sympathie et de généreux dévouement.

NÉCROLOGE

R. P. Victor Couttier. Uvrier, 1903.

Né à Hudiviller (Meurthe), le 20 mars 1867, le R. P. fit ses études aux écoles apostoliques des RR. PP. Jésuites, à Amiens, puis en Angleterre. Il entra ensuite à Uvrier, conduit par le R. P. Lorrain. Devenu missionnaire, il était d'un zèle infatigable pour la conversion des âmes et tout particulièrement pour leur persévérance. La dévotion à la Très Sainte Vierge fut toujours le sentiment prédominant de sa vie intérieure. Il supporta avec énergie de très cruelles souffrances occasionnées par un double cancer à l'estomac et au foie. Il avait à cœur d'offrir ses mérites en acompte à la justice divine pour obtenir miséricorde en faveur des pauvres pécheurs. « Dieu seul, disait-il, sait ce que je souffre ; mais je ne désire qu'une chose : l'accomplissement de sa volonté. » Durant sa dernière maladie, à des juvénistes qui parlaient pour le noviciat, il disait encore : « Maintenant que je vais mourir, je me rappelle avec plaisir une parole que le R. P. Hauger, mon supérieur du juvénat, me dit un jour : « Vous, vous avez de grandes difficultés, mais vous avez une chose qui vous fera persévérer : c'est la loyauté. Vous savez reconnaître vos misères et les avouer. En effet j'ai eu des traverses, des difficultés, j'ai été exposé à bien des dangers : le bon Dieu m'a toujours fait la grâce de me connaître et de me faire connaître. C'est cela qui m'a sauvé. Mes amis, soyez loyaux, ouverts avec ceux qui sont chargés de vos âmes, et vous persévérerez. » Un autre jour, il leur dit encore : « Mon plus grand bonheur à cette heure, c'est de mourir Rédemptoriste ; j'ai toujours cru fermement à la parole de Saint Alphonse : Celui qui meurt en Rédemptoriste meurt en prédestiné. » Cette pensée : mort de Rédemptoriste, mort de prédestiné, fut sa plus grande consolation en mourant. — « *Beati qui ambulat in domo tua Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te.* » Ps. 83.

Profession : 8 septembre 1886.

Ordination : 4 octobre 1891.

13 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1758. Circulaire de Notre Père Saint Alphonse aux membres de la Congrégation.

Cette circulaire du 13 août fut motivée par la défection de quelques-uns. Leur chute fournit au Saint l'occasion d'exhorter tous les Pères et Frères à l'observance régulière. « Pour ranimer notre courage, écrivait-il, ayons toujours devant les yeux la mort bienheureuse de nos confrères défunts, étudiants ou missionnaires, comme aussi le triste sort des malheureux qui ne sont plus des nôtres. Ceux-ci gémissent sur leur infortune, et ceux qui n'en gémissent pas sont encore plus dignes de compassion. Soyons sur nos gardes, et rappelons-nous bien que leur ruine provient des fautes réitérées dont ils n'ont pas tenu compte..... Vous connaissez tous ce Frère qui nous a quittés sans permission. Depuis de longs mois, il vit dans la disgrâce de Dieu sans trouver personne pour l'absoudre. Cet exemple doit faire trembler tous ceux qui ont la crainte du péché. Soyons donc fidèles à communiquer nos tentations à ceux qui peuvent nous aider, surtout la tentation contre la vocation, la plus terrible de toutes à cause des conséquences qu'elle entraîne. Tous les jours, dans la visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge, demandons tout spécialement la grâce de persévérer dans notre vocation. Et que personne ne se confie en ses résolutions ou en ses bons sentiments : au premier mouvement de la passion, l'entendement s'obscurcit et tout change d'aspect ; les exemples dont j'ai été témoin, je vous le dis en vérité, me font trembler pour chacun de nous.....

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, 673.

1794. Le roi de Naples et l'introduction de la cause de Saint Alphonse.

Ferdinand 1^{er}, roi de Naples, s'unissant à quatre cent huit suppliques émanant de cardinaux, archevêques et évêques et de personnages distingués, demanda à Pie VI d'introduire la cause de béatification d'Alphonse de Liguori, moins de dix ans après sa mort. Pie VI accorda l'ouverture du procès avant même la revision des écrits.

NÉCROLOGE

Vénérable P. Paul Cafaro. Caposèle, 1753.

Né à Cafari le 5 juillet 1707, c'est à l'âge de trente-quatre ans que le P. Cafaro entra dans la Congrégation, et dès les dix premières années de la fondation. Il était curé de Cava (Italie), et avait une âme d'apôtre. Durant ses douze ans de vie religieuse, il s'adonna à l'œuvre des missions avec un zèle de feu. Saint Alphonse le prit comme directeur spirituel après

la mort de Monseigneur Falcoia, et fit vœu de lui obéir en tout. Il le regardait comme un des principaux soutiens de sa Congrégation, et ne s'écartait pas de ses conseils. « Durant les six dernières années de sa vie, écrit Saint Alphonse, le P. Cafaro souffrit un martyre intérieur comme n'en souffrit aucun martyr de Jésus-Christ. Si je pouvais dire, ajoutait-il, les tortures qu'il a subies, je ferais pleurer les pierres les plus dures. » « Si j'avais à peindre le P. Cafaro, disait un de ses confrères, je le ferais représenter sur une colonne de marbre avec cette inscription : « *Semper idem* », toujours le même ; pour marquer sa constance dans l'exercice des plus hautes vertus et son imperturbable sérénité dans les plus terribles angoisses. » A sa mort, Saint Gérard, alors à Illiceto, entra en extase et s'écria : « Je vois l'âme du P. Paul entrer dans le ciel. » Pour se consoler de sa perte, Saint Alphonse, adorant les desseins de la Providence, composa son beau cantique sur la conformité à la volonté de Dieu, qui devint un des plus populaires en Italie ; il débute ainsi ;

C'est ton bonheur et non le mien que j'aime,
En te servant, mon Dieu, mon Créateur.
Ce que tu veux dans ta bonté suprême,
Je le désire uniquement, Seigneur.

O Volonté de Dieu, tu mérites qu'on t'aime en tout temps, en tout lieu.

La vie du P. Cafaro a été écrite par notre Père Saint Alphonse. — « *Scio opera tua, et laborem et patientiam.* » Apoc. 2-2.

Profession : 2 juillet 1742.

C. F. Philippe (Kuntz). Dunkerque, 1874.

Le C. F. Philippe était le frère du R.P. Frédéric, chroniqueur de la Maison généralice à Rome. Il naquit à Weyersheim, département du Bas-Rhin, le 31 mai 1830, et entra dans l'Institut vers 1850. Ce qui le distinguait tout particulièrement, c'était un grand amour pour la Congrégation ; il plaçait sa vocation de Rédemptoriste au dessus de tous les trésors. Il chérissait du même amour ses confrères et ne trouvait pas de plus grand bonheur que celui de leur rendre service. Gai et spirituel, sa grande jouissance était de récréer les autres par ses bons mots. Au demeurant, il fut un religieux très intelligent, pieux, modeste, grand travailleur, sans prétention ; exempt de cette périlleuse ambition qui trouble parfois la tête de jeunes aspirants, il se contenta de son humble métier de tailleur, plus heureux d'habiller les membres de la communauté que de revêtir ses pensées du manteau de l'éloquence. Le cher Frère eut la consolation de mourir assisté de son Frère Rédemptoriste. — « *Reddidit justis, mercedem laborum suorum.* » Sap. 10-17.

Profession : 2 février 1854.

14 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1893. Célébrer la sainte Messe par charité.

Voulant donner aux futurs ordinands un mot d'encouragement, alors qu'il n'était plus Provincial, le T. R. P. Desurmont leur disait :

La Tour, 14 août 1893.

« Ce que je vous souhaite c'est de faire de votre messe, durant toute votre vie, un acte de charité. Dire la messe par charité : ô le divin secret ! Par charité pour la Sainte Trinité qui en reçoit plus de gloire que du paradis tout entier ; par

charité pour Notre Seigneur qui y renouvelle désormais sans souffrance le sacrifice mille fois chéri de son cœur ; par charité pour la Sainte Vierge qui y retrouve les biens du Calvaire sans les peines ; par charité pour l'Église triomphante qui peut y puiser le rassasiement de tous ses saints désirs ; par charité pour l'Église militante dont le divin sacrifice est le plus riche trésor ; enfin par charité pour l'Église souffrante qui profite plus de la messe que de toutes les autres grâces.

Je crois qu'un prêtre qui aurait le bonheur de monter chaque jour à l'autel avec un cœur ainsi renouvelé dans la grandeur de la divine charité serait moralement sûr de se sanctifier.

La grâce de la messe est incontestablement une des parties essentielles de la grâce sacramentelle de l'Ordre. Qu'elle vous soit abondamment départie, mes chers Frères... »

A. DESURMONT.

NÉCROLOGE

R. P. Jean-Baptiste Wittmann. Uvrier, 1908.

Le R. P. est né à Paris, le 28 février 1848, au moment où la révolution battait son plein dans la capitale. A la mort de son père il fut confié à Dom Gréa, fondateur des chanoines réguliers de l'Immaculée Conception et fit des vœux entre ses mains. Le cher Père eut une existence très mouvementée. Ordonné prêtre, il exerça le saint ministère comme vicaire, puis comme curé. Il était animé d'un zèle ardent pour les âmes. Avec l'humeur batailleuse qu'on lui connaissait il ne pouvait guère s'empêcher de répliquer vertement à tout auteur de mauvais livre ou de mauvaise brochure qui essayait de s'aventurer jusque dans sa paroisse. Séduit par l'éloquence du R. P. Grunblatt c. ss. r., qu'il rencontra dans ses voyages, il sollicita son entrée dans la Congrégation.

Devenu missionnaire il s'adonna à la prédication avec un zèle extraordinaire ; il fut un grand prédicateur d'ascétisme, mais d'un ascétisme plutôt sévère. Au dire de ceux qui l'ont entendu, il savait admirablement varier ses sujets et les adapter aux besoins particuliers de chaque communauté où il donnait les saints exercices de la retraite. — Au moment des expulsions de 1903, le R. P. se réfugia en Suisse, puis devint curé dans le diocèse de Saint-Claude. Son zèle, jusque là plutôt impatient, un peu emporté même, enclin à exagérer quelque peu les rigueurs de certaines doctrines, devint peu à peu, grâce à un travail caché de la grâce, plus humble et plus discret. Cette transformation se remarqua surtout dans les polémiques qu'il eut à soutenir contre certains modernistes assez haut placés dans la hiérarchie ecclésiastique. Son grand zèle enfin imagina mille industries qui le firent respecter, estimer et aimer de ceux qui furent ses ennemis.

Le Père Wittmann fut un religieux exemplaire, respectueux de l'autorité, et très dévoué à saint Alphonse. Cette vie de curé qu'il menait à Saint-Claude, ajoutée aux controverses presque continuelles qu'il eut à soutenir contre les ennemis de l'Église, finit par affaiblir sa robuste santé. Étant près d'Uvrier, il demanda au supérieur de cette maison d'aller passer quelques jours en communauté. Bientôt une forte congestion se déclara et le cher Père mourut au milieu de ses confrères l'avant veille de l'Assomption de la Très Sainte Vierge. — « *Zelus domus tuæ, comedit me.* » Ps. 68.

Profession : 12 juin 1892.

Ordination : 30 mars 1872.

R. P. Léonard Gaudé. Uvrier, 1910.

Né à Vigneulles, diocèse de Nancy, le 25 octobre 1860, le Père Gaudé entra dans la Congrégation à l'âge de quinze ans.

Le R. P. Gaudé était une personnalité connue. Depuis longtemps ses remarquables travaux sur la Théologie morale avaient attiré l'attention des hommes d'études. Son œuvre principale, à laquelle il consacra sa vie, est l'édition critique de la *Theologia moralis* de Saint Alphonse, 4 volumes grand in-4°. De 1748 à 1785 Saint Alphonse avait fait paraître neuf éditions de sa Théologie morale, dans lesquelles il cite plus de huit cents auteurs et donne plus de soixante-douze mille références. N'ayant pas à sa disposition tous ces auteurs,

il devait s'en rapporter, comme il le confesse, aux sources magistrales qui les lui fournissaient. Constater les erreurs et les redresser était un travail gigantesque. Le P. Gaudé s'y dévoua. Les neuf éditions de Saint Alphonse furent collationnées par lui, chaque texte vérifié, chaque référence examinée. Il parcourut les bibliothèques d'Italie et de France, d'Espagne et d'Allemagne, et très peu d'auteurs restèrent introuvables. Ce labeur de vingt-trois ans lui permit de montrer qu'en réalité les inexactitudes sont peu nombreuses et qu'en aucun cas elle n'influent sur la décision doctrinale.

Voici ce qu'en disait l'Ami du clergé lors de l'apparition du premier volume : « Voilà, Dieu merci ! une publication qui n'impose à notre plume aucune réserve dans l'éloge, et dont nous pouvons sans scrupules vanter la rare perfection, bien assurés de n'en pas dire encore tout le bien qu'elle mérite. Œuvre colossale, lapidaire, définitive, qui restera le plus beau monument, le plus solide aussi, élevé par ses enfants à la gloire du grand docteur de la Théologie morale, Saint Alphonse de Liguori. » La voix la plus autorisée de la morale contemporaine, le R. P. Lemkuhl, a dit de cette œuvre qu'elle est « le plus grandiose monument élevé à la Théologie morale dans notre siècle. » Aussi le Souverain Pontife Pie X avait le très vif désir de confier au R. P. Gaudé la chaire de Théologie morale au Séminaire de la Propagande.

L'application du P. Gaudé au travail était telle, que, malgré l'incessant et pénible labeur qu'exigeait sa grande Théologie, il eut le temps de publier divers opuscules, comme par exemple sa : « Dissertation sur le système moral de Saint Alphonse ».

Sa piété égalait sa science, sa modestie allait de pair avec son amabilité. A Rome, tous le considéraient comme un saint et un savant religieux, et le Souverain Pontife venait de lui témoigner sa spéciale estime en le nommant Consultant de la Sacrée Congrégation du Concile.

Le P. Gaudé n'aura pas joui sur la terre du fruit de son dur labeur. Mais ce dur labeur, consacré quotidiennement — ce sont ses paroles — au Sacré-Cœur de Jésus, lui aura valu l'éternelle récompense. En l'appelant à une vie meilleure la veille de l'Assomption, Saint Alphonse aura voulu introduire à la cour céleste, sous les auspices de Marie, ce fils dévoué, cet éminent religieux. — « *Opera enim illorum sequuntur illos.* » Apoc. 14-13.

Profession : 24 septembre 1876.

Ordination : 7 juin 1884.

R. P. Guillaume Hepp. Bernrain, 1928.

Né à Saulgan, dans le Wurtemberg, le 25 avril 1882, le P. Hepp fit ses études au juvénat de Gars et demanda à être incorporé à la Province de Strasbourg. Doué de talents remarquables, mais de faible santé, il ne prêcha guère de missions. Les supérieurs lui confièrent la charge de maître des novices. Le R. P. exerça surtout l'apostolat de la plume ; il publia divers opuscules de piété très appréciés. Son esprit de foi et sa piété faisaient l'admiration de ses confrères. Le Père Hepp mourut de la poitrine dans un sanatorium de son pays natal. — « *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ.* » Apoc. 2-10.

Profession : 8 septembre 1903.

Ordination : 13 juin 1908.

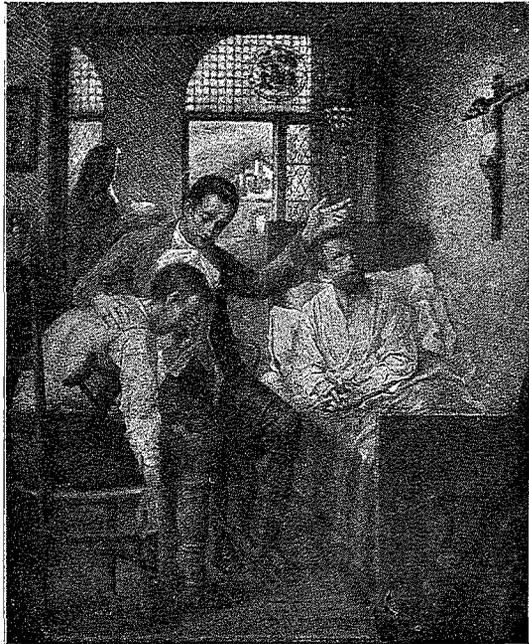
15 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1715. Saint Alphonse à l'hôpital des Incurables.

Deux ans après avoir été reçu docteur en droit, Alphonse passa de la Congrégation des Jeunes Gentilshommes dans celle des Docteurs, dirigée par les prêtres l'Oratoire ; il y fut admis le 15 août 1715. Il avait alors dix-neuf ans. Les membres

de cette pieuse réunion, animés par le zèle des enfants de Saint Philippe de Néri, faisaient le plus grand bien. Alphonse en observa les règles avec la plus fidèle exactitude ; il assistait chaque dimanche avec ses confrères aux offices divins, et s'acquittait de tous les actes de piété qui leur étaient prescrits. Un des principaux était la visite des malades. Alphonse se rendait avec empressement dans les hôpitaux, asiles de toutes les misères humaines ; il avait sous les yeux le spectacle sans cesse renouvelé de la mort ; il surmontait, dans le service des malades, toutes les répugnances de la nature ; on le voyait, en habit d'avocat, se tenir, ainsi que ses confrères, au chevet des malades, leur adresser des paroles consolantes, les secourir dans leurs infirmités, faire leurs lits, leur présenter les aliments, les remèdes et les soins qu'exigeait leur état, et cela avec tant de bonté, d'empressement et de sérénité, que l'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il voyait en eux la personne même de Jésus-Christ.



SAINT ALPHONSE AU SERVICE DES MALADES,
A L'HOPITAL DES INCURABLES

VILLECOURT, *Vie de Saint Alphonse*, I, 20.

1758. La fête de l'Assomption à Pagani.

Le jour de l'Assomption, en l'année 1758, les Pères de Nocera, étant tous réunis organisèrent une fête littéraire en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie.

Saint Alphonse lut, pour sa part, aux applaudissements de tous, un sonnet en dialecte napolitain. Cette poésie d'une naïve simplicité était adressée : « A notre Mère devenue en ce jour Reine du Paradis. » Le Saint y chantait le triomphe de Marie et la confusion du prince de l'abîme « qui n'ose lever la tête de peur d'apercevoir la femme à côté de son fils ». Un an après, en cette même fête de l'Assomption, Saint Alphonse, heureux et fier du triomphe de sa mère, disait aux membres de sa communauté : « Qu'il sera beau de contempler Marie dans toute sa splendeur ! Je veux l'aimer beaucoup pour l'admirer dans le Paradis. » Et puis il ajouta : « Qui d'entre nous aura la bonne fortune de mourir en un jour consacré à Marie ? » — « Votre Paternité, bien sûr », répondit le P. Saccardi. Saint Alphonse le regarda avec un scurire qui signifiait : « Oh ! si vous disiez vrai ! »

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, I, 689.

1904. Décret de Pie X promulguant l'authenticité des miracles proposés pour la canonisation du Bienheureux Gérard Majella et déclarant en même temps le « tuto procedi posse » à la canonisation du Bienheureux.

Voici les deux miracles :

1° Au diocèse de Liège en 1896, Valeria Bœrts était à l'agonie, à la suite d'une typhoïde compliquée de méningite : la guérison fut complète et rapide, après un vœu au Bienheureux.

2° A la même époque, l'application des reliques du bienheureux Majella guérit instantanément Vincent de Gernimo, jeune homme de 15 ans, étudiant au séminaire de Canzano, atteint d'une pleurésie à sa dernière période.

NÉCROLOGE

R. P. Alexandre Caillot. Gannat, 1905

Né le 12 février 1831 à Jouy-sous-les-côtes (Meuse), le R. P., tout jeune encore, témoignait de grandes dispositions pour la vie apostolique. Entré dans la Congrégation, il s'adonna au ministère de la prédication avec grand succès pendant quarante-sept ans. Il exerça d'importantes charges dans toutes les communautés où il fut envoyé. Sa piété, comme son observance régulière, était remarquable, tant en mission qu'à la maison. Il avait un grand amour pour ses frères, pour la Congrégation et la sainte pauvreté. Non content de se dévouer au bien des âmes et au service de sa Congrégation, le P. Caillot s'est souvenu qu'il était enfant de la Lorraine. En 1870, il exposa sa vie pour secourir sur les champs de bataille les défenseurs de la France. Aussi ses chefs reconnurent officiellement ses mérites en lui décernant la médaille et la croix de bronze. Mais la médaille devait avoir son revers. On eut l'odieuse de le chasser de son couvent lors de l'exécution de la loi de 1901.

La bonté semblait être le caractère distinctif du R. P.. Les prêtres qui fréquentèrent la maison de Gannat n'oublieront jamais l'affabilité parfaite avec laquelle il les recevait. Les sympathies allaient à lui, nombreuses et cordiales. Combien d'âmes n'a-t-il pas guidées, consolées et encouragées dans le chemin de la perfection. Deux mois de grandes souffrances vinrent achever de préparer son entrée au ciel. Il mourut le 15 août, aux premières heures du beau jour de l'Assomption, en disant : « Je meurs content, bien content, très content dans la Congrégation. » — « *Qui pronus est ad misericordiam, benedicetur.* » Eccli 31-28.

Profession : 1 mai 1853.

Ordination : 16 août 1857.

16 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1774. Conseils de notre Père Saint Alphonse sur l'humilité.

Rappelons-nous les conseils que nous donne notre Père Saint Alphonse sur l'humilité. « Si nous aspirons, nous dit-il, à une union plus intime avec Jésus-Christ, plaçons-nous toujours au dernier rang, et tenons-nous en garde contre le désir de paraître. Plus on recherche la vie cachée, plus on s'unit à Notre-Seigneur.

Ayant appris que tel sujet voulait remplir quelque fonction qui ne lui était pas assignée par l'obéissance, il dit : « Je ne sais quel bien on peut attendre des prédications, des instructions, ou de tout autre travail d'un homme animé de cet esprit : car Dieu ne donne pas son secours aux travaux de l'homme superbe. Tu t'élèves, dit Saint Augustin, et tout aussitôt, le Seigneur s'éloigne de toi : *« Erigis te, Deus fugit a te. »* Mes enfants et mes Frères, tenez-vous soigneusement en garde contre cet orgueil qui fait désirer en mission ou ailleurs de remplir telle ou telle fonction ; celle qu'assignent les supérieurs sans qu'on l'ait recherchée, est la plus agréable à Dieu. L'orgueil, n'en doutez pas, en a chassé plusieurs de la Congrégation. Oui, l'orgueil et le désir de vivre en liberté : voilà ce qui a fait abandonner la Congrégation à plusieurs d'entre nous. Jouiront-ils jamais, ceux-là, d'une paix véritable en cette vie ? Sûrement non, car la paix vient de Dieu et Dieu n'en gratifie point des religieux qui ont fermé les yeux à sa lumière, des gens qui ont voulu perdre leur vocation. Leurs remords seront d'ailleurs encore plus vifs à leurs derniers moments, quand ils verront que, s'ils meurent hors de la Congrégation, où ils étaient entrés, c'est qu'ils l'ont voulu. »

Lettres : 20 juillet 1774. — 26 février 1771.

NÉCROLOGE



17 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1842. Fondation de la maison de Landser.

Un couvent de capucins fondé en 1655, dissous par la révolution, reprit sa vitalité avec les Pères Rédemptoristes en 1842. Le P. Neubert, Provincial de France, l'apôtre de l'Alsace, prêchait aux environs de Landser. Les habitants de cette localité, émerveillés du grand bien qui se produisait par les missions, demandèrent au P. Neubert une maison de Rédemptoristes à Landser. Les Supérieurs Majeurs ayant accédé à ce désir, nommèrent le R. P. Allonas Supérieur de cette résidence. Le Père Neubert lui succéda, puis le R. P. Mauron. En 1871, les troubles de la guerre y amenèrent les novices, alors à Téterchen ; le Kulturkampf les en chassa en 1873 ; la communauté émigra pour Houdemont ; puis revint à Landser le 17 mai 1921.

1916. Fondation de Sévilla. (Colombie).

Noviciat et Juvénat de la Vice-Province de Paris.

En Colombie, le Juvénat prit naissance dans notre maison de Buga, mais comme dans cette résidence la chaleur est excessive, les Supérieurs jugèrent à propos de transférer le Juvénat sous un climat plus favorable. A l'occasion d'une mission donnée par les RR. PP. Liagre et Paulen à Sévilla, l'idée surgit de transporter le Juvénat en ce lieu. Sévilla, gros village de 3 à 4.000 âmes, se trouve sur la montagne, distante de Buga d'environ douze lieues. Le climat y est sain, malgré certaines transitions un peu brusques de la chaleur au froid durant quelques mois de l'année. Ce fut le T. R. P. Riblier, Provincial, qui ordonna d'accepter cette fondation que lui proposait le R. T. P. Leignel, Visiteur. Rome l'approuva, exigeant cependant une maison en bois et assez restreinte à titre d'essai. Après que les travaux furent suffisamment avancés, la translation du Juvénat s'effectua, et le jour de l'installation officielle, eut lieu la consécration au Sacré-Cœur de Jésus, patron de la maison. Depuis lors, la maison a pris des proportions un peu plus spacieuses et hygiéniques. Elle se trouve aux abords d'une propriété qui mesure environ vingt hectares, comprenant de grandes prairies, une plantation de café, un jardin spacieux, et beaucoup d'arbres. Les voies de communication s'améliorent de jour en jour et Sévilla prend des proportions qui donnent à cette ville une importance de plus en plus considérable.

NÉCROLOGE



18 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1767. Saint Alphonse publie son ouvrage « Instructions au peuple ».

C'est probablement le 18 août 1767, d'après une lettre à Remondini, son éditeur, que saint Alphonse publia cet ouvrage. Tout en travaillant à désabuser les grands de leurs erreurs, Alphonse n'oubliait pas les classes populaires, plongées dans l'ignorance des vérités saintes par la faute des pasteurs qui ne prêchaient pas ou prêchaient d'une manière inintelligible. Déjà, dès 1764, il avait conçu le plan de cet ouvrage, mais le temps lui manqua pour le composer. Ce n'est que trois ans après qu'il exécuta son dessein. « J'ai lu sur ces matières, disait-il, de gros volumes, mais précisément parce qu'ils sont gros et dispendieux, ils trouvent peu d'acheteurs et surtout peu de lecteurs. Mon livre sera court, substantiel, d'un style familier et tout à fait populaire. » Il faudrait relire les recommandations qu'il fait au catéchiste, elles servent de base à celui qui veut faire des instructions populaires.

Ce livre eut un succès prodigieux. On s'en servit dans toutes les missions pour le catéchisme aux adultes, qui précédait toujours le sermon du soir, et auquel saint Alphonse attachait une souveraine importance, « car, disait-il, si les adultes ignorent les vérités nécessaires au salut, les commandements qu'ils doivent pratiquer, et les dispositions nécessaires pour recevoir avec fruit l'absolution, on pourra, par les sermons sur les fins dernières, les ébranler passagèrement, mais non les convertir sérieusement. » En peu de temps il se fit de cet ouvrage un tel débit que l'éditeur Remondini pria le saint évêque de le traduire en latin afin que cet excellent petit livre se répandît en Italie et dans toute la chrétienté.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II. 250 et suiv.

NÉCROLOGE



19 AOÛT

ÉPHÉMÉRIDES

1828. Congrégation antépréparatoire sous le pontificat de Pie VIII pour l'examen des miracles requis en vue de la canonisation du Bienheureux Alphonse de Liguori.

1879. Fondation de Villarejo (Espagne).

Au mois d'août 1879, le T.R.P. Desurmont, Provincial, accompagné du P. Visiteur, se rendait à Villarejo. Là se trouvait un ancien couvent de Franciscains, avec une superbe église où l'on vénérât une image de Notre-Dame de la Victoire, qu'avait portée le duc de Requesens à la bataille de Lépante. Les délégués de la commune nous cédaient cette propriété à la condition d'entretenir le culte de la Sainte Image et d'instruire la jeunesse. Ils nous offraient en plus 15.000 pesetas pour la restauration. Après entente, le P. Desurmont demanda qu'on reconstruisît la chapelle de la Sainte Image et qu'on préparât quelques chambres. Le 19 août les PP. Rodrigo et Bührel se rendirent de la Nava à Villarejo, le Père Azevedo avec le F. Augustin de Madrid, et la communauté fut constituée. Cette maison fut abandonnée en 1883.

NÉCROLOGE

C. F. Théodore (Pierre Hen). Cauquenes, 1907.

Le C. F. est né en 1843 à Heckenransbâch (Lorraine), d'une famille aisée. Jeune encore, il avait voulu s'engager comme zouave pontifical, mais il fut jugé trop faible de santé. Durant son noviciat, il fut envoyé à Riobamba. Ayant reçu de ses parents son héritage, il s'en débarrassa tout d'un coup, et fit bâtir, avec la permission de ses supérieurs, une chapelle dédiée à la Très Sainte Vierge. Le F. Théodore remplissait dans sa communauté les deux charges de portier et de réfectoier. Comme portier, il eut une réputation de sainteté : « Ce petit Frère doit être un saint, disait le peuple »... et ses confrères disaient de lui : « C'est un grand prieur, un homme très intérieur, très endurant, et qui ne fait point cas de ce qu'il a à souffrir. » Le F. Théodore avait une grande dévotion pour le sacrement de Pénitence : il voulait se confesser deux fois la semaine. Il mourut à l'âge de soixante-quatre ans, en véritable enfant de saint Alphonse. Son enterrement fut un vrai triomphe. Les jeunes gens de bonne famille se disputèrent l'honneur de conduire le bon Frère à sa dernière demeure ; ils ne voulurent même pas que l'on se servît de chevaux pour le char funèbre, et c'est par une pluie battante qu'ils tirèrent le char jusqu'au cimetière. — « *Vigilate... in omni tempore orantes.* » Luc 21-36.

Profession : 8 septembre 1874.

20 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1772. Saint Alphonse publie son dernier ouvrage : « L'histoire des Hérésies et leur réfutation ».

Le but de cet ouvrage, dit Saint Alphonse, est de montrer que l'Église romaine est la seule vraie Église, attendu que Dieu l'a protégée toujours contre les persécutions et l'a rendue victorieuse de tous ses ennemis. Par l'*Histoire des Hérésies*, Saint Alphonse établit parfaitement que la force matérielle, si grande soit-elle, ne peut rien contre le bras de Dieu, toujours armé pour défendre l'Église ; et, dans la *Réfutation* de ces mêmes hérésies, il montre la faiblesse et l'impuissance de toute intelligence qui prétend lutter contre l'esprit de Dieu, révélateur et conservateur de la vérité.

L'*Histoire des Hérésies*, partout applaudie, mit fin aux travaux dogmatiques de Saint Alphonse. « Ce sera, écrivait-il en ce 20 août 1772, mon dernier grand travail ; avec mes soixante-dix-sept ans, je ne dois plus penser qu'à la mort. Donc, trêve aux matières scientifiques ! je n'écrirai plus que des opuscules de piété, comme je suis en train de le faire. Hélas ! je ne puis plus travailler dix-huit heures par jour comme je le faisais autrefois. Mon travail sur les *Hérésies* pourra déplaire, mais qu'importe ! Si mon père selon la chair eût altéré quelque dogme de notre sainte religion, j'aurais combattu mon père. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 297,

1860. Fondation de la maison d'Avon, (Seine-et-Marne).

En 1858, Monseigneur Allou, évêque de Meaux, voulant à tout prix la régénération de son diocèse par le moyen des missions, fit appel au zèle des Rédemptoristes. A cet effet il députa à Saint-Nicolas-du-Port M. l'abbé Griffaut pour offrir au Supérieur une résidence provisoire à Meaux. En fait, le futur P. Griffaut venait demander son admission dans la Congrégation. L'évêque l'appelait : « la perle de son diocèse. »

MEAUX. Malgré les offres séduisantes des évêques d'autres diocèses, qui, en ce moment-là, nous offraient des fondations avec ressources assurées et l'espoir de nombreuses vocations, le R^me P. Mauron accepta Meaux à cause de la pauvreté religieuse de ce diocèse. — En conséquence, le 28 juillet 1859, le R. P. Noël et quelques Pères quittent Saint-Nicolas et prennent possession de la maison de Meaux. Mais afin de s'épargner les frais de l'acquisition d'un terrain et de la construction d'un couvent, le P. Provincial demanda à l'évêque de nous céder une maison à Avon. L'évêque accueillit favorablement cette demande, et le 20 août 1860, la communauté quittait Meaux et s'installait à Avon.

AVON. — Qu'était cette maison ? Remontons à l'an 1600. Les Frères de Saint Jean de Dieu avaient coutume depuis un certain nombre d'années d'accm-

pagner les rois de France à Fontainebleau pour y soigner les blessés ou les malades de la cour. La pieuse mère de Louis XIV, Anne d'Autriche, songea à établir ces religieux au bourg d'Avon-les-Fontainebleau, en 1661, dans un hôpital. Cet hôpital fut dédié à Sainte Anne, en souvenir du nom de l'illustre donatrice, et prit la dénomination de couvent et hôpital Sainte-Anne-la-Royale de la Charité d'Avon. — A la Révolution, les religieux durent quitter brusquement leur couvent, abandonner leurs malades à la merci du peuple, et ceux-ci, à leur mort, restaient sans sépulture. Trois ans plus tard, en 1796, la maison et les revenus furent cédés aux hospices civils de Fontainebleau jusqu'en 1823. En 1823, Monseigneur de Cosnac, évêque de Meaux, résolut d'acheter cette maison pour son petit séminaire. Louis XVIII autorisa la commission administrative de l'hospice à la vendre pour trente mille francs. Or, vers 1860, le petit séminaire d'Avon s'installait à Paris, et Monseigneur Allou nous cédait la maison. Nos missionnaires prêchèrent *cum gaudio et cum lacrymis* selon les endroits qu'ils évangélisaient. Dieu sait tout le bien qui s'opéra dans ces contrées, grâce à leur zèle infatigable. La vie du P. Griffaut : « *Figure de prêtre et d'apôtre,* » par le R. P. Roger, nous donne une idée de leur apostolat.

1884. Fondation de la maison de Buga (Colombie).

Les principaux instruments dont Dieu s'est servi pour amener les fils de Saint Alphonse à Buga sont : Monseigneur Carlos Bermudez, évêque de Popayan, qui avait connu et estimé nos Pères pendant son exil à Santiago ; l'éminent prêtre Severo Gonzalez, curé-doyen de la ville de Cali, et une riche et pieuse dame : Gabriela Sarmiento, qui vivait à Buga. Au cours de l'année 1882 commencèrent les pourparlers. Gabriela Sarmiento voulait fonder dans sa ville natale une communauté de religieux missionnaires afin de ramener au bien tant d'âmes qui se perdaient. Les RR. PP. Didier, Visiteur, et Alphonse Aufderegg, son successeur, examinèrent cette offre si avantageuse. Ils envoyèrent alors un rapport à Rome et le R^{me} P. Mauron accepta de grand cœur la fondation.

Le 20 août 1884 arrivèrent à Buga les membres de la nouvelle communauté : ce sont les RR. PP. Alphonse Paris, Recteur ; Joseph Leitner, Klam, Bartolomé et quelques frères servants. Ils furent reçus par le clergé et par la population comme des envoyés du ciel. Ils prirent possession de l'antique église « *La Ermita del Santo Christo* », qui renferme le fameux Christ miraculeux, vénéré non seulement par les populations del « Cauca », mais encore par celles de toute la République. Ce n'est que plus tard qu'on construisit le nouveau couvent et le magnifique temple consacré « al Senor de los Milagros ». Vaste est le champ d'apostolat qui est confié aux nouveaux apôtres. Toutes les missions s'organisent bientôt ; le travail est intense et pénible sous ce ciel de feu. Mais grâce à la Vierge du Perpétuel Secours, le règne de Dieu s'étend peu à peu et de nombreuses âmes se convertissent.

NÉCROLOGE

R. F. Adrien Augez 1914.

Étudiant

Tué à la bataille de Baccarat (Meurthe-et-Moselle).

Adrien Augez naquit à Saint-Paul en Jarret (Loire), le 20 juillet 1890, et se fit remarquer dans sa jeunesse par sa piété et sa parfaite innocence. Étudiant de la Province de

Lyon, à Attert (Belgique), Augez fut la première victime du studendat d'Attert durant la guerre de 1914. Il allait finir ses deux ans de service militaire à Sedan quand la guerre éclata. On l'enrôla dans le 38^{me} régiment d'infanterie, en le maintenant dans son grade de sergent.

Le 25 août, les Allemands déclanchèrent l'attaque sur Baccarat, et malgré la vaillance de nos troupes, la ville fut prise. Le 38^{me} tenta héroïquement de résister à la sortie de la ville. Augez fut placé avec sa section dans un champ d'avoine. Bientôt les Allemands qui débouchaient, s'approchèrent de si près, qu'un corps à corps s'engagea... La prudence semblait imposer le recul, mais Augez ne voulut pas se replier sans ordre, et avec une poignée de braves, il resta. Il fut alors atteint à bout portant, d'une balle dans la région du ventre, il tomba en poussant un cri et en disant : « Je suis touché. » Le R. F. Augez était un des meilleurs étudiants d'Attert, intelligent, pieux, charitable, d'une nature généreuse et sans respect humain. Il avait fait en pleine connaissance le sacrifice de sa vie. Il s'y était préparé avec une ferveur extraordinaire. En attendant l'heure de l'immolation, il eut la préoccupation constante, par ses prières, ses exhortations et ses exemples, de faire surnaturellement du bien aux soldats ; il fut un véritable apôtre auprès de ses camarades ; plusieurs lui devront leur salut. — « *Qui converti fecerit peccatorem... salvabit animam.* » Jacq. 5-20.

Profession : 8 septembre 1911.

R. P. Auguste Desnoulet. Lima 1918.

Le R. P. né à Tourcoing le 24 octobre 1844, fut un des premiers Pères qui furent envoyés en Amérique, à l'Équateur, Vice-Province de la Province Française. Il devint Visiteur de tout le Pacifique, c'est-à-dire de l'Équateur, de la Colombie, du Pérou et du Chili. Il fonda les maisons de Santiago (Chili) et de Huanta (Pérou), celles d'Astorga et le Juvénat de l'Espino en Espagne. Il éleva la belle église de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Madrid. A Lima, il tenta un essai d'évangélisation des Indiens de l'Apurima, affluent des Amazones, mais des raisons majeures firent abandonner cette entreprise.

Le P. Desnoulet était un homme de Dieu, d'une foi et d'un zèle héroïques, un religieux sans cesse recueilli. De l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, il ne travaillait que pour Dieu, les âmes et la Congrégation. Son humilité ne lui permit jamais de dire un seul mot à sa louange. On cite de lui cette action si belle entre toutes : à Santiago il prit respectueusement et consumma une hostie qu'un cholérique avait rejetée dans un vomissement. Pendant les vingt dernières années de sa vie, il souffrit un vrai martyr, occasionné par des plaies aux jambes. Pendant dix ans, à Lima, il dut célébrer à genoux, et avec quelles douleurs ! Durant le dernier mois de sa vie, il fut privé de dire la sainte Messe, mais il communiait chaque jour et se confessait à un Père qu'il avait connu cinquante ans auparavant comme juvéniste. Il supporta sa maladie avec l'héroïsme d'un saint et d'un martyr. — « *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* » Col. 3-3.

Profession : 15 octobre 1867.

Ordination : 18 décembre 1869.

21 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

* 1760. Saint Alphonse publie son ouvrage :

« *La Vraie Épouse de Jésus-Christ* »

C'est en l'année 1760 que Saint Alphonse fait paraître ses deux volumes sur la *Vraie Épouse de Jésus-Christ*. Il avait soixante-quatre ans ; il joignait alors à la science et à la sainteté qui le distinguaient une expérience consommée ; il réunissait, en un mot, tout ce qu'on peut souhaiter pour traiter en maître les

matières délicates qui sont l'objet de cet ouvrage. En le publiant, saint Alphonse avait pour but d'adjoindre aux prêtres et aux missionnaires comme troupes auxiliaires toutes les âmes consacrées à Dieu par la vie religieuse. Il n'avait cessé de méditer sur le plan providentiel de la Rédemption, et il savait combien le prêtre et le missionnaire ont besoin du secours des épouses de Jésus Christ pour réussir dans leurs travaux. Pour lui, les Rédemptoristes de Scala étaient la seconde branche d'un ordre apostolique. Pendant que les missionnaires combattaient dans la plaine, elles levaient les bras au ciel, comme Moïse sur la montagne, et à force de supplications, obtenaient la victoire... Mais si les âmes religieuses sont puissantes auprès de Notre-Seigneur, c'est à condition qu'elles seront ses vraies épouses. Aussi, comme il l'a fait pour les prêtres, Saint Alphonse trace-t-il aux religieuses la longue série de leurs devoirs. — « Cet ouvrage, écrit avec autant de force que d'onction, renferme, dit avec raison un traducteur allemand, la quintessence de la théologie ascétique et l'exposé pratique de toutes les vertus religieuses. Je ne crains pas d'affirmer qu'on y trouve en substance tout ce qu'ont écrit sur la spiritualité les anciens et les modernes. Il résume une multitude de livres, et tout ce que notre saint auteur a développé plus longuement dans divers autres écrits sur les mêmes matières. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, 635.

1779. Saint Alphonse demande au roi de Naples l'approbation légale du régime extérieur de l'Institut.

L'approbation du pape Benoît XIV avait donné l'existence canonique à l'Institut sans modifier son état civil. D'après les principes alors en vigueur, les actes pontificaux restaient nonavenus aussi longtemps qu'ils n'avaient pas obtenu le *placitum regium*. Trente ans après l'approbation pontificale, Saint Alphonse demande au roi de Naples d'approuver le gouvernement extérieur de son Institut. En ce 21 août, le marquis de Marco lui répondit au nom du roi : Sa Majesté approuve que les quatre maisons de Ciorani, Nocera, Caposèle et d'Iliceto aient un supérieur respectif qui veille à l'ordre intérieur et préside à la distribution des offices. Elle approuve aussi qu'en vue d'assurer sa perpétuité, la Congrégation reçoive des jeunes gens et leur donne l'instruction requise pour remplacer les missionnaires chargés d'années, ou exclus de l'Institut.

En approuvant son gouvernement extérieur, le décret donnait à la Congrégation une certaine existence légale. Saint Alphonse le reçut comme une bénédiction du ciel. « *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto !* s'écriait-il en répondant au père Majone. Le père Cimino m'a lu la pièce officielle : je veux dire trois messes en actions de grâces. Remercions de tout notre cœur Jésus et Marie, à qui j'avais recommandé cette affaire d'une manière spéciale. Encore une fois, je vous le répète, je mourrai content si Jésus et Marie me donnent de voir enfin la paix rendue à nos maisons. »

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, II, 467.

NÉCROLOGE



22 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

* Zèle de Saint Alphonse pour les retraites fermées.

Le bienfait que Saint Alphonse avait retiré de ses retraites chez les Pères Lazaristes durant sa jeunesse, il voulut en faire bénéficier les âmes qui s'adressèrent à lui. Il écrivait à un jeune homme : « Les prédications qui se font dans les églises sont bonnes ; mais si on ne s'applique pas à réfléchir sur ce qu'on a entendu, on en retire peu de fruit ; ce sont les réflexions qui produisent les saintes résolutions : or ces réflexions ne se font comme il faut que dans la solitude. Lorsque la coquille a reçu la rosée du ciel, elle se ferme aussitôt et descend au fond de la mer ; c'est ainsi qu'elle forme sa perle. » — Dans son règlement de vie pour tous les chrétiens il leur recommande « de faire chaque année les exercices spirituels dans une maison religieuse ou quelque lieu solitaire ; ou du moins de les faire chez eux, en consacrant ces jours de retraite, autant qu'ils le pourront, à l'oraison, à la lecture spirituelle et au silence. » — Quand il eut fondé sa Congrégation, il voulut qu'à côté de l'œuvre capitale des missions, les Pères cultivassent avec un soin spécial les retraites à donner dans leurs couvents. La Règle approuvée par Benoît XIV les mentionne expressément : et dans le Chapitre général de l'année 1764, quand on rédigea les Constitutions destinées à appliquer dans les détails les différentes Règles, trois Constitutions spéciales visèrent les Retraites fermées et indiquèrent aux Supérieurs des maisons, et aux Pères qui présideraient aux exercices, tout ce qu'il fallait pour les faire réussir. Alphonse se chargeait volontiers de prêcher ces retraites, aux laïques, aux ordinands venus parfois de quatorze diocèses du Royaume de Naples, aux Evêques eux-mêmes accompagnés d'une grande partie de leur clergé. Le P. Tannoia qui nous fournit ces détails, ajoute : « On ne connaîtra qu'au jugement dernier les fruits extraordinaires de ces retraites. »

Tannoia, Mémoires, livre I, chap. 41.

NÉCROLOGE

R. P. Jérôme Ferrara. Sainte-Agathe-des-Goths, 1767.

Le serviteur de Dieu, le P. Ferrata, naquit le 7 juin 1715. Il entra dans la Congrégation en même temps que le Père Alexandre de Meo. Il était un brillant professeur d'humanités au séminaire de Conza, et ne pensait nullement à se faire religieux. Ayant entendu prêcher saint Alphonse durant la mission de Caposèle, il éprouva le désir de le suivre. Après un long entretien, Alphonse lui donna un exemplaire des *Visites au Saint Sacrement*. Entré dans la Congrégation, il rendit de grands services à notre saint Fondateur pour l'impression de ses ouvrages. Sa vie fut pour ses confrères un exemple de toutes les vertus religieuses. Il édifia particulièrement par sa constance au confessionnal, sa grande patience durant sa dernière maladie, son zèle pour les âmes. Une parole de saint Alphonse suffit pour en donner une idée : c'était, disait-il, un homme mort à sa propre volonté. — « *Qui facit hæc, non movebitur in æternum.* » Ps. 74.

Profession : 15 mars 1748.

R. F. Thomas (Pérez Raton), Astorga (Espagne) 1897.

Étudiant

Ce jeune Étudiant espagnol né le 5 août 1874 à Gallegos del Pan, fut d'une grande fidélité à accomplir tous ses devoirs, même les plus petits. C'était un bon talent, sa tournure d'esprit était quelque peu originale. Il se livra tout spécialement à l'étude de la théologie ascétique et mystique, qu'il sut comprendre et surtout pratiquer avec profit. Sainte Thérèse était sa patronne de prédilection. Il est mort comme un petit saint. — « *Memor fui Dei et delectatus sum.* » Ps 76.

Profession : 8 septembre 1893.

C. F. Grégoire (Jean Gomez Lopez). Riobamba, 1922.

La mort est généralement le fidèle écho de la vie. Celle du C. F. Grégoire en est une nouvelle preuve. Jean Gomez Lopez naquit à Guachapala, diocèse de Cuenca, le 12 mars 1856. Ses parents, de position honorable, lui donnèrent une éducation foncièrement chrétienne. A vingt et un ans, il fut reçu comme postulant par le T.R.P. Félix Grisar, Recteur de Cuenca. Peu après il fut envoyé à Riobamba. Dans les différentes maisons où le Frère Grégoire fut placé après sa profession religieuse, il exerça de nombreuses charges et faisait face à toutes, avec sa bonne volonté et sa bonne humeur habituelle. Durant les vingt-deux dernières années de sa vie qu'il passa à Riobamba, il exerça presque toujours la charge de portier. Dans un moment d'expansion, lui-même ne cacha pas les occasions quelque peu périlleuses de ces charges, surtout en Amérique : il sut toujours rester à la hauteur de son devoir. Le bon Frère souffrait de varices et cependant qui pourra dire combien de fois par jour il montait et descendait les escaliers sans se plaindre jamais ? Par son exemple et ses bonnes paroles, il ne contribua pas peu à conserver l'esprit religieux parmi ses confrères plus jeunes.

Malgré les infirmités qui le firent beaucoup souffrir, il se montra toujours attaché à ses exercices de piété. On le persuadait de se ménager : « Il ne faut pas faire cas de son corps, disait-il, il faut marcher en avant et brûler jusqu'à la dernière cartouche. » Malgré les services positifs qu'il rendait à la Congrégation, il avait de lui-même une idée bien humble ; seule, la pensée que la maladie ou la vieillesse pouvaient l'empêcher de servir la Congrégation, le rendait triste et pensif. Il avait enfin l'esprit de famille à un haut degré. Semblable au C. F. Adolphe, mort en France peu de temps avant lui, il aimait à apporter son petit contingent aux fêtes des supérieurs, lisant avec bonheur quelques vers de sa composition, qu'il rajeunissait selon les circonstances.

Atteint de la grippe qui fit à Riobamba bon nombre de victimes, le Frère Grégoire dut s'aliter. Il ne devait plus se relever : « Frère Grégoire, lui dit le R. P. Recteur, vous êtes heureux, vous mourrez dans la Congrégation ». Il lui répondit par un sourire, qui était l'expression de son assurance du ciel. La Congrégation ! il l'avait tant aimée et si bien servie ! Il était un des premiers Frères rédemptoristes de la Vice-Province de l'Équateur. — « *Quam bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde.* » Ps 72.

Profession : 15 octobre 1893.

23 AOUT**ÉPHÉMÉRIDES***** Secret de la rapide diffusion des ouvrages de Saint Alphonse.**

Les Actes du Doctorat ont osé affirmer « que, parmi tous les docteurs de l'Église, il n'en est pas un dont les ouvrages aient trouvé, en si peu de temps et auprès de tous les peuples de la terre, une diffusion si rapide et si universelle que les siens. »

Si nous en recherchons le secret, nous le trouverons dans une des qualités maîtresses que possédait à un haut degré le saint écrivain et qu'on a dénommée à juste titre *le génie de la popularité*. Cette popularité consiste à aller droit au but, à fortifier dans l'âme même du peuple chrétien ce qu'il y a de plus précieux, « *le sens du divin* », en y développant cet ensemble de saintes virtualités que le baptême y a déposées. Elle arrive à sa fin par un choix heureux dans les pensées. Entre toutes elle relève les plus utiles, les plus salutaires, celles qui sont les plus directement convertissantes ou sanctifiantes. Elle les répète à satiété *quasi mal-leus conterens petram*, jusqu'à ce qu'on en soit pénétré et que la conviction de l'esprit se traduise en résolution pratique. Elle fait jouer également toutes les ressources du cœur. Certes, en premier lieu, toute doctrine est lumière, mais elle est aussi chaleur ; celle d'Alphonse, en même temps qu'idée-force, est cri de l'âme, vie et prière par l'onction pénétrante que l'on respire dans ses écrits, elle gagne les cœurs, les enflamme d'amour, les calme et les console. On a pu dire du Saint docteur qu'il est un des grands consolateurs de l'humanité. (Mgr Gaume). Le style de cet apôtre populaire est un style tout fait de clarté. Tantôt il est sententieux, tantôt il devient strophe poétique ou une de ces formules classiques de la piété, dont Benoît XV a écrit « qu'elles ne cessent d'être répétées journellement par des centaines de milliers d'âmes, qui se servent des paroles mêmes de Saint Alphonse pour prier. » (Lettre au R^{me} Père Murray, juillet 1921). Si le comble de l'art consiste à cacher tout art « *ars est celare artem* », et le comble de la science à sembler faire abstraction de toute science, tout en en remplissant ses écrits, peu d'auteurs, nous semble-t-il, ont, au même degré qu'Alphonse, réalisé ce programme. De là son influence, de là sa popularité et ses succès, au point « qu'aucune condition d'hommes », comme le font remarquer les évêques d'Espagne à Pie IX, « n'a échappé à son zèle, ni les enfants, ni les adolescents, ni les religieuses, ni les moines, ni les clercs, ni les prêtres, ni les confesseurs, ni les évêques, ni les princes, ni les moribonds, ni les consciences angoissées, ni les condamnés à mort. » Cf. Acta doct., p. 25, n° 3).

Revue, *La vie spirituelle* : Année 1927, juin p. 194.

NÉCROLOGE

R. F. Émile Mesmer. Espino, 1916.

Étudiant.

Le R. P. Émile Mesmer, né à Labroque (Alsace), le 31 mars 1892, fit ses premières études à Uvrier. Il avait reçu de Dieu une capacité de travail remarquable. Il était toujours avide d'apprendre. Ses supérieurs et ses confrères, tout en admirant son ardeur pour l'étude et son zèle brûlant pour sa formation, s'efforçaient de lui faire comprendre qu'il manquait de mesure et de discrétion, mais ils ne réussissaient pas à le convaincre. Il avait un très grand esprit de famille et ne pouvait comprendre qu'on se désintéressât de toutes les petites nouvelles du couvent quand on aimait la Congrégation. Le ciel lui ménagea une mort édifiante. Le R. F. eut le bonheur d'offrir à Dieu, durant les derniers mois de sa maladie, de beaux sacrifices : renoncement à ses idées personnelles, une charité plus prévenante pour ses confrères, et il n'est pas douteux qu'il ait reçu de Saint Alphonse la couronne de la persévérance pour prix de ses généreux efforts dans la pratique de la vertu et la poursuite du travail de sa formation. — « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* » Matth. 10-22.

Profession : 8 septembre 1911.

24 AOÛT

ÉPHÉMÉRIDES

1781. Pie VI sépare les Pères Napolitains d'avec les Pères Pontificaux.

Durant l'année 1780, les accusateurs de Saint Alphonse, les Pères François de Paule et Leggio, à force de répéter au Pape que les Napolitains étaient en révolte contre la Règle, avaient obtenu contre eux le fameux décret du 22 septembre, qui mettait Saint Alphonse et les Pères napolitains hors de la Congrégation. Un an après, en ce 24 août 1781, multipliant les mensonges et les sophismes, ils réussirent à faire confirmer ce fatal décret : « Qu'on s'en tienne, dit alors le Pape, au décret rendu sur cette question et qu'à l'avenir on n'admette plus aucune supplique. » Saint Alphonse et ses compagnons des quatre maisons napolitaines étaient définitivement exclus de la Congrégation ! Pie VI croyait notre saint Fondateur vraiment coupable, et il se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'en condamnant le « règlement, » il montrait sa ferme volonté de défendre les droits de l'Église contre les intrusions du pouvoir civil. Dieu le voulait ainsi pour qu'Alphonse hût jusqu'à la lie le calice des humiliations et des douleurs. Quand il aura subi son martyre avec la plus inaltérable patience, le schisme, cause de ce martyre, cessera comme par enchantement ; la Congrégation, plus florissante que jamais, étendra ses rameaux dans tous les royaumes, et Pie VI, mieux informé, cassera lui-même solennellement la sentence de condamnation qu'il a portée contre le serviteur de Dieu.

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, II, 535 et 536.

NÉCROLOGE

R. P. Cyr-Côme Leroy. Tournai, 1886.

Le R. P. Cyr-Côme Leroy était né à Lille le 23 septembre 1812. Ordonné prêtre, il fut nommé vicaire à Nomain (Nord), et eut l'occasion d'assister à une mission prêchée par nos Pères. Sa vocation fut alors décidée, et il répondit sans hésiter à l'appel de Dieu. Il avait alors trente-deux ans. Doué d'une âme ardente et brûlante de zèle, il prêcha avec grand succès des retraites aux religieuses et de petites missions. Animé d'un véritable esprit alphonsien, il dirigeait les missions avec un talent merveilleux et formait aux traditions les jeunes missionnaires. Il aima toujours, et d'un amour extrême, la Congrégation. Aussi lui consacra-t-il, non seulement toute sa vie, mais encore toute sa fortune.

Religieux exemplaire, homme de bon conseil, il accueillait tous ses confrères avec une grande bonté, et se montrait toujours prêt à leur rendre service. Très préoccupé par la grande affaire de son salut, il voulut faire de sa vie une préparation continue à la mort ; pour n'avoir pas à subir un long purgatoire, il aimait à gagner de nombreuses indulgences. En 1854, il devint l'un des fondateurs de la maison de Châteauroux, et il rendit alors à la Congrégation de précieux services grâce à ses aptitudes pour l'architecture et les arts religieux. Au mois d'août 1886 il se rendit de Lille, sa résidence actuelle, à Tournai, pour faire sa retraite annuelle sous la direction du vénéré P. Huchant, et il mourut subitement le dixième jour de sa retraite, le soir, après avoir terminé son chemin de croix. En entrant

dans le couvent, il avait dit au F. Portier : « C'est ma dernière retraite, vous l'entendez. » — « *Non satis recordabitur dierum vite sue, eo quod Deus occupet delictis cor ejus.* » Eccle. 5-19.

Profession : 25 mars 1844.

Ordination : 9 juin 1838.

C. F. Dieudonné (Clément Serdobel). Crécy-au-Mont (Aisne), 1919

Novice, tué à la guerre de 1914

Né à Ochtezeele (Nord) le 30 mai 1887, Clément entra dans la Congrégation comme Frère servant à l'âge de dix-sept ans. Mobilisé dès le début de la guerre de 1914, il recevait sa première blessure en 1915. Évacué, puis remis, il fut envoyé aux tranchées. Blessé une seconde fois, puis remis encore, il retourna de nouveau aux tranchées. Une balle le tua raide dans un assaut aux environs de Crécy-au-Mont (Aisne). Il fut décoré de la croix de guerre avec palme, et cité à l'ordre de l'armée. Il répétait sans cesse : « Que la volonté de Dieu soit faite, je suis prêt à tout. » — Tel est le mot qui résume admirablement l'abnégation de ce jeune religieux et la vaillance de ce petit soldat. — « *Qui facit haec, non movebitur in oeternum.* »

25 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1738. Suppression de la maison de Scala, berceau de l'Institut.

Depuis le commencement de la fondation, les Pères résidant à Scala n'avaient pu sortir du provisoire où ils étaient. Infidèles à leur promesse, les administrateurs de la ville ne voulaient leur fournir ni habitation convenable, ni église, ni revenus suffisants. Ce régime ne pouvant pas durer indéfiniment, les Pères quittèrent Scala pour Ciorani. Les méchants se réjouirent de cette ruine, mais Dieu changea leurs rires en larmes. Les missionnaires étaient à peine sortis de la ville, qu'un ouragan détruisit toute la récolte du pays. Quant au peuple, plus chrétien et plus reconnaissant que ses magistrats, il ne perdit pas le souvenir des hommes de Dieu qui l'avaient évangélisé et sanctifié. Longtemps il conserva les saintes pratiques que les pères avaient établies : la visite au Saint Sacrement, la récitation du rosaire, la fréquente communion. On voyait les ouvriers, et jusqu'aux portefaix chargés de leurs fardeaux, traverser les rues en égrenant leur chapelet ou en chantant de pieux cantiques. Toutefois, notre Père saint Alphonse ne put abandonner cette population qu'il ne cessa jamais d'aimer. De temps en temps ses compagnons revenaient prêcher la neuvaine du Crucifix, et lui-même retourna plusieurs fois à Scala pour donner à ses chères filles du Saint-Sauveur les exercices spirituels.

P. BERTHE. *Vie de S. Alph.* I. 205.

1747. La supplique de Saint Alphonse demandant l'approbation royale, est rejetée.

Il y avait quinze ans que Saint Alphonse s'était consacré au salut des âmes, et depuis cette époque, que de tribulations n'avait-il pas subies, mais aussi que

de grâces reçues ! Il avait vu ses premiers compagnons s'éloigner de lui, ses deux premières fondations s'écrouler, d'implacables ennemis s'acharner contre ses œuvres, la faim désoler ses enfants ; mais, en dépit de ces revers et de ces oppositions, l'Institut s'était implanté dans le royaume de Naples ; ses missionnaires, en évangélisant les diverses provinces, des hommes de Dieu : Mazzini, Sportelli, Cafaro, Villani, maintenaient fermement l'esprit religieux. Et cependant, tout en remerciant Dieu de ses bénédictions, Saint Alphonse ne pouvait s'empêcher de trembler à la pensée qu'un coup de vent, un simple décret royal suffisait pour renverser cet édifice construit avec tant de peine. N'ayant aucune existence légale, l'Institut dépendait du bon plaisir du monarque et du caprice de son ministre Tanucci. Notre saint fondateur voulut tenter un effort pour obtenir du roi l'approbation tant désirée.

Le roi Charles III reçut sa supplique avec bienveillance, le grand aumônier Galliano promit de tenir compte de cette demande, quand l'arrivée à Naples d'un nouveau solliciteur vint compliquer la situation déjà si difficile. C'était le fameux Mandarinini qui, appuyé par de hautes influences, accourait auprès du grand aumônier pour lui proposer la fusion des deux Instituts et leur approbation simultanée. Après deux mois de sollicitations et d'angoisses, Alphonse apprit le 25 août 1747 que sa demande d'approbation était rejetée. C'était un échec sans doute, mais échec providentiel. Comment, après l'accession des Mandarinistes, aurait-on pu conserver à l'Institut sa physionomie primitive ? Saint Alphonse adora la volonté de Dieu, et continua à travailler au salut des âmes — Voir le 21 août 1779.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, 330-340.

1903. Congrégation antépréparatoire pour l'examen de deux nouveaux miracles proposés pour la canonisation du B. Gérard Majella.

NÉCROLOGE

R. P. Pierre Rey. Contamine (Savoie), 1893.

Né à Massonens (Suisse) le 10 août 1810, d'une famille pieuse et aisée, le Père Rey fit son noviciat à Wittem (Hollande) en 1836. Fixé à Fribourg pendant dix ans, où il était occupé à aider les curés des environs dans leur ministère, il fut obligé de quitter sa patrie lors de la révolution de 1848. Dans sa fuite il échappa à la mort d'une manière miraculeuse. Il vint ensuite à Contamine. Pendant trente années, on le vit consacrer la prudente simplicité de son talent et la patiente charité de son zèle au service des âmes les plus abandonnées, soit en mission, soit à Contamine, où il était vicaire titulaire. Durant tout ce temps il donna à ses confrères de beaux exemples de pauvreté, de confiance en la divine Providence ; sa profonde piété et son dévouement sans bornes au service des malades resteront dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu. Sans avoir beaucoup de talent, le P. Rey avait beaucoup de bon sens et de tact. Comme confesseur, il avait la confiance des fidèles, des prêtres du voisinage, et aussi de ses confrères qui allaient volontiers le trouver. Épuisé par les infirmités de la vieillesse, il s'affaissa tout-à-coup. Il mourut sans secousse, dans la paix et la tranquillité. — « *Laetetur cor quaerentium Dominum.* » Ps. 104.

Profession : 1 février 1836.

Ordination : 25 mars 1837.

C. F. François (Jules Quéloz). Thury-en-Valois (Oise), 1895

Le cher Frère est né à Saint-Brais (Suisse), le 26 novembre 1834. Il appartenait à une famille profondément chrétienne et avait deux oncles prêtres, dont l'un fut le T. R. P. Quéloz qui pendant de longues années, exerça la charge de procureur général à Rome. Ce qui caractérisa le frère François, fut son esprit de foi, qu'il dut à sa première éducation, et son grand attachement à la Congrégation. Invité par le T. R. P. Masson, alors Provincial, à étudier, son humilité lui fit refuser de prendre le collet blanc, par crainte aussi des responsabilités sacerdotales et des sollicitudes du confessionnal. Il demeura surtout dans les maisons de Contamine, de Dunkerque et de Boulogne, rendant partout de signalés services, sachant tout faire et tout faire bien. En 1886 il fut envoyé au Studendat de Dongen (Hollande) pour établir un atelier de reliure. Depuis cette époque il ne cessa de résider au Studendat comme relieur de la grande bibliothèque et grand horloger de la maison et de la Province. Durant les trois dernières années de sa vie, le Frère endura des douleurs atroces, et depuis ce moment son existence ne fut qu'une véritable agonie sanctifiée par la prière. Au milieu de ses souffrances il ne cessait de produire des actes de résignation et d'amour parfait. — « *Afflictionem meam et laborem manuum mearum respexit Deus.* » Gen. 31-42.

Profession : 15 octobre 1869.

R. P. Joseph Faust. Téterchen, 1921.

Né à Rouffach (Haut-Rhin) le 30 mars 1835, le R. P. entra dans la Congrégation à l'âge de quarante-neuf ans. Un défaut de langue l'empêcha de prêcher des missions, mais par contre il rendit les plus grands services comme confesseur dans nos églises et dans les communautés religieuses. Durant son séjour à Paris il se consacra avec ardeur à l'œuvre des Alsaciens-Lorrains. Il faut l'avouer, il eut assez de peine à toujours dominer son caractère autoritaire et brusque ; mais il fut aussi un bel exemple de ponctualité, d'exactitude à suivre en tout son ordre du jour et les prescriptions de notre sainte Règle jusqu'au moment de sa belle et pieuse mort. Quelque temps après, le R. P. apparut à l'une de ses pénitentes pour lui demander des prières. Il étendit la main sur un livre de piété à l'usage de cette personne et y laissa l'empreinte très distincte de la main. Cette personne a raconté le fait aux Pères de la Communauté de Téterchen et ceux-ci obtinrent qu'elle voulut bien leur donner le livre en question. — « *Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis.* » Ps. 118.

Profession : 9 novembre 1885.

Ordination : 18 décembre 1858.

26 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

* Le salut assuré pour les Rédemptoristes fidèles à leur vocation et pour ceux qui les écoutent.

« *Je tiens pour certain le salut de celui qui meurt dans la Congrégation.* » Ces paroles si consolantes se lisent dans le carnet intime de saint Alphonse, parmi les textes de l'Écriture et des notes concernant sa jeunesse ; dans les carnets des premiers Pères où « notre Père Alphonse disait : je tiens pour certain qu'en mourant dans la Congrégation on se sauve. »

A la fin de sa circulaire du 8 août 1754, nous retrouvons les mêmes paroles :

« Ne perdons pas la belle couronne que je vois toute préparée pour quiconque vit selon l'observance et meurt dans la Congrégation. »

Et dans sa lettre aux novices, du 28 janvier 1762 : « Tenez-le pour certain : celui qui meurt dans la Congrégation fera plus que se sauver, il se sauvera en saint, et il occupera une place distinguée en paradis. »

— Saint Alphonse promet aussi le salut à ceux qui assistent fidèlement aux exercices d'une mission. Dans sa réponse aux objections contre les missions, il dit : « Je tiens pour certain que, de tous ceux qui sont venus aux sermons, si quelqu'un meurt dans l'année qui suit la mission, il arrivera difficilement qu'il se damne. »

Euvres ascétiques de Saint Alphonse, trad.

P. DUJARDIN vol. XIV, *La Prédication* p. 77.

NÉCROLOGE

R. P. Édouard Laumel. Avon, 1866.

C'est à Ville-Issey, diocèse de Verdun, que naquit le Père Laumel, le 30 mai 1831. Durant ses études, une grande piété, une inlassable ardeur au travail et surtout une rare énergie de caractère le distinguaient de ses confrères ; mais Dieu permit qu'il fût à l'école de la souffrance dès le jour de son ordination sacerdotale. Ses forces physiques ne répondaient pas, hélas, à ses qualités morales et intellectuelles. Favorisé des dons de l'intelligence et de la parole, d'un jugement droit, et d'un extérieur imposant, il promettait à la Congrégation de lui rendre les plus précieux services. Si la droiture de son âme lui faisait dire avec franchise certaines paroles courtes et sèches qui pouvaient dénoter un cœur aigri et froissé, il savait réparer avec courage et même publiquement ces surprises de la nature. Malgré son vif désir de se livrer aux travaux apostoliques, il supporta avec une admirable résignation la vie forcément inactive à laquelle l'obligeait sa maladie. « Je ne demande à Dieu qu'une seule chose, disait-il souvent : c'est qu'il m'accorde deux ou trois jours de souffrances pour expier mes péchés et gagner plus de mérites. » C'est dans ces sentiments qu'il rendit son âme à Dieu. — : *Cum Christo, confixus sum cruci.* » Galat. 2-19.

Profession : 25 décembre 1852.

Ordination : 2 juin 1855.

27 AOÛT

ÉPHÉMÉRIDES

1765. Circulaire de notre Père Saint Alphonse aux membres de la Congrégation.

Dans sa circulaire du 27 août 1765, notre Père saint Alphonse nous exhorte à l'observance régulière. D'abord à la pauvreté et à la mortification. « Ces deux vertus, nous dit-il, ne sont plus guère en faveur. Sommes-nous donc entrés dans la Congrégation pour avoir toutes nos aises et pour aller nous promener ? Si telle était notre prétention en y entrant, mieux valait rester dans nos familles. »

Ensuite à l'obéissance. « Si c'en est fait de l'obéissance, c'en est fait aussi de la Congrégation. L'obéissance supprimée, que deviendraient nos maisons, sinon des foyers d'inquiétudes, de disputes et de péchés ? »

Il nous exhorte enfin à la sainteté. « Ce n'est pas de sujets nombreux que la Congrégation a besoin, c'est de sujets qui veuillent se rendre saints ; et s'il en reste dix, mais qui aiment vraiment Dieu, cela suffit. J'adresserai aux jeunes Pères une recommandation particulière : c'est de ne pas nourrir un impatient désir de prêcher. Le désir impatient que je voudrais leur voir, c'est celui de plaire à Jésus-Christ... Que notre principal souci soit de nous mortifier et de plaire à Dieu ; sinon le Seigneur ne bénira point nos sermons, et nous jetterons nos paroles au vent. »

Lettres ; corresp. gén. R. P. DUMORTIER, II, p. 130.

1903. Expulsion des Pères de la communauté des Sables d'Olonne, (Vendée).

Pour être restés dans leur couvent, malgré le refus de leur demande d'autorisation, les Pères, après avoir comparu devant le juge d'instruction, être allés en correctionnelle, en cour d'appel et en cassation, furent chassés brutalement de leur demeure *manu militari*. C'étaient les RR. PP. Almyre Riblier, supérieur, Eugène Pladys, Alexandre Sdilon, Georges Collin, Joseph Caulliez, Gédéon Goiffon, Ernest Delforge et les CC. FF. Séraphin, Cyrille et Jean. Les uns restèrent aux Sables, les autres partirent pour la Belgique. A cette occasion, la troupe ayant été envoyée deux fois de suite de la Roche-sur-Yon aux Sables, le lieutenant Portier, par principe de foi religieuse, passa le commandement de sa compagnie à un de ses collègues. Cette action lui valut les arrêts de rigueur, la prison préventive, le conseil de guerre, et malgré l'acquiescement, le retrait d'emploi. Sur son refus de purger sa condamnation, le R. P. Riblier fut emmené en prison le 5 mars 1905 et y resta six jours. Toute la ville des Sables se cotisa pour le délivrer, et M. de Brimont alla porter la somme au percepteur. Des manifestations inoubliables eurent lieu pendant ces deux ans : elles furent tout à l'honneur des amis des Pères et des Sablais. La relation de cette expulsion parut en quatre volumes in-12 par le R. P. Riblier.

NÉCROLOGE

R. P. Augustin Vargas. Santiago, 1916.

Le P. Vargas naquit à Talca, en Amérique, le 8 avril 1837, d'une famille de grande piété et de foi profonde. Le jour de son ordination sacerdotale, il fit le vœu d'être l'apôtre des pauvres et de n'accepter aucune dignité ecclésiastique. Comme prêtre séculier il mena une carrière brillante et très féconde. Aumônier d'hôpital, curé de paroisse à plusieurs reprises, partout il fut le modèle du prêtre pieux, zélé pour les œuvres, l'éducateur du peuple, se réservant toujours les travaux les plus humbles, les plus pénibles, laissant à ses vicaires les honneurs. Les souffrances morales, les calomnies ne lui furent pas épargnées, il n'y répondait que par la douceur et le pardon. Mais des désirs de vie religieuse le travaillaient depuis longtemps : il pria beaucoup, portait le cilice, se donnait la discipline pour attirer la miséricorde de Dieu et les lumières d'en haut. — Il entra dans la Congrégation à l'âge de cinquante-cinq ans. Son humilité et sa patience au noviciat furent extraordinaires : il voulut persévérer coûte que coûte, il en fit le vœu. Les supérieurs l'envoyèrent à Cauquenes. Là, il fut l'organisateur des retraites fermées, fondateur de confréries. Lima bénéficia aussi

de son grand zèle. Il revint enfin au Chili où, pendant treize ans il se donna sans compter aux âmes.

Au moral, le Père Vargas avait un caractère ardent, impétueux ; il était austère, mortifié, d'un zèle entreprenant, désintéressé et universel, c'était un religieux de grande vertu, d'une profonde piété, d'une ardeur à la saint Paul. Il voulut traduire la Vie de Notre-Seigneur par le Père Berthe et l'envoya richement reliée aux Présidents de République de l'Amérique latine. Le P. Vargas mourut après une courte maladie. — « *Cujus memoria in benedictione est.* » Eccli 45-1.

Profession : 9 juin 1893.

Ordination : 16 avril 1864.

28 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1723. Saint Alphonse dépose son épée aux pieds de Notre Dame de la Merci



SAINT ALPHONSE DÉPOSE SON ÉPÉE
AUX PIEDS DE NOTRE-DAME DE LA MERCI

Le soir du 27 août, Alphonse étant en récréation avec les religieux de sa Congrégation, dans la maison de Ciorani : « C'est demain, leur dit-il, le jour de ma conversion. » Et il n'en finissait pas d'exprimer sa reconnaissance envers Dieu pour tant de grâces qu'il avait reçues en ce jour. Les jeunes religieux, s'unissant au Père Villani, son directeur, le conjurèrent de leur faire l'histoire de cet événement ; il y consentit, et leur raconta, jusqu'aux moindres détails, tout ce qui lui était arrivé. (*Vie de Saint Alphonse*, par le Cardinal VILLECOURT, I, p. 30). Deux fois de suite, à l'hôpital des Incurables, Alphonse avait entendu une voix intérieure lui dire : Laisse-là le monde et donne-toi tout à moi. Sous l'impression de ces étranges phénomènes, il s'achemine vers l'église de la Rédemption des captifs. Investi pour la troisième fois d'une lumière toute céleste, et ravi hors de lui-même, il prend la résolution de se consacrer à Dieu, d'embrasser l'état ecclésiastique et d'entrer le plus tôt possible à l'Oratoire. Comme gage de sa promesse,

il détache l'épée de gentilhomme suspendue à son côté et la dépose sur l'autel de Notre-Dame de la Merci. L'épée est toujours là aux pieds de la statue de Marie. Jamais Alphonse n'oublia cette journée mémorable, ni ce sanctuaire de Marie. C'est elle, dira-t-il un jour, en montrant cette image, c'est elle qui m'a retiré du monde, et m'a fait entrer dans l'état ecclésiastique.

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 35.

NÉCROLOGE

C. F. Jean-Jacques Frachon. Sables-d'Olonne 1923.

Celui dont nous rappelons ici la mémoire, fut particulièrement riche des dons que la Providence réserve à ses privilégiés.

Le Frère Jean naquit à Saint-Just-Malmont, au diocèse du Puy, le 9 mai 1870, et reçut au foyer paternel l'empreinte d'une foi robuste et d'une tendre piété.

Ce fut à l'occasion d'une Mission que les RR. PP. Boulangeot, Dunoyer et Desbrus prêchèrent dans sa paroisse, que Jean se sentit appelé à la vie religieuse. Expéditif autant qu'adroit, le « petit Jean » comme on l'appelait, suffisait à tout. Les maisons et chapelles de Boulogne et des Sables furent surtout l'objet de son zèle industriel et surnaturel. Chassé des Sables d'Olonne par les lois persécutrices en 1902, le Frère Jean y resta cependant jusqu'à sa mort. Quand sonna le tocsin de la guerre de 1914, Jean répondit à son ordre d'appel. Après quelques mois de tranchées, il tomba exténué. La convalescence fut rapide. Jean reprit les travaux ininterrompus. Détaché de tout et n'aimant que Dieu et sa famille religieuse, le bon Frère, que ces déplacements et ces travaux fatiguent beaucoup, ne manifeste que du contentement et de la joie. Tous l'invitent à se ménager, mais lui, n'écoulant que son cœur, travaille le plus qu'il peut. Sur les toits et dans les fossés, ici avec une truelle, là avec une lampe à souder, tantôt maçon et couvreur, tantôt menuisier et zingueur, il travaille toujours : il s'épuise, on le lui reproche, il s'en repent... et il recommence, en disant moitié sérieux, moitié plaisant : « J'irai plus vite au ciel. » De fait, il en prenait le chemin. Jean dut cesser tout travail, puis s'aliter. A l'annonce qu'il ne guérirait pas, « quelle bonne nouvelle » s'écria-t-il ! Il ne cessa dès lors d'offrir à Dieu ses souffrances entremêlées de prières et d'oraisons jaculatoires pour la Congrégation, ses vénérés supérieurs, ses confrères et la France, quand enfin, après avoir reçu avec toute sa présence d'esprit les derniers Sacraments, et assisté de ses confrères en religion, il rendit sa belle âme à Dieu.

Frère Jean fut un vrai religieux. La Providence l'avait doué de qualités naturelles qui lui concilièrent partout l'estime et l'affection. Intelligent et délicat, d'un abord facile et agréable, sobre en paroles, mais toujours gai, et à l'occasion plaisant et spirituel, il était aimable. Sa compétence en toute sorte de métiers étonnait les entrepreneurs ; elle surprenait parfois désagréablement les ouvriers, lorsque le petit homme surgissant à l'improviste, leur signalait avec précision les défauts de leur travail.

Son âme était profondément surnaturelle ; il jugeait de tout au point de vue de l'éternité. Ses paroles comme ses actes étaient empreints d'humilité, c'était un homme de prière dans toute la force du terme. Comme il paraissait heureux au pied du tabernacle ! Harassé de fatigue, il restait le soir après la prière pour terminer ses dévotions à Jésus et à Notre-Dame du Perpétuel Secours qu'il affectionnera tout particulièrement jusqu'à sa mort. On peut ajouter qu'il fut un Rédemptoriste apôtre sans être prêtre, un véritable missionnaire offrant ses prières et ses sacrifices pour les âmes évangélisées par ses confrères, leur demandant des nouvelles de leurs missions, s'enquérant de la conduite chrétienne de ceux qui l'approchaient et priant pour leur conversion quand il apprenait qu'ils étaient loin de Dieu. Les plus réfractaires à l'influence surnaturelle s'en allaient toujours mieux disposés. « Ma chère Congrégation » était sa parole préférée et il répétait avec l'accent d'une conviction affectueuse, durant les derniers jours de sa vie : « Quel bonheur de mourir Rédemptoriste ! Enfin, je vais mourir Rédemptoriste ! » — Le bon Frère Jean mourut comme il avait vécu, en vertueux et saint religieux. — « *Scio opera tua, et laborem et patientiam.* » Apoc. 2-2.

Profession : 25 décembre 1895.

29 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1857. Le Révérendissime Père Mauron et la discipline régulière, à l'occasion de l'expulsion du P. Isaac Hecker.

En l'année 1857 les RR. PP. Rédemptoristes allemands venaient de fonder plusieurs maisons en Amérique du Nord, pour le plus grand bien des âmes. Parmi eux se trouvait un Père américain nommé : Isaac Hecker. Né à New-York d'un père luthérien et d'une mère méthodiste, il fut travaillé dès l'âge de quinze ans par des idées démocratiques et sociales. Ayant abjuré ses erreurs entre les mains de l'archevêque de New-York, il fit la connaissance de deux protestants convertis, et la Providence permit qu'il les suivît au noviciat de Saint Trond en Belgique. Hecker voulait devenir Rédemptoriste. Après un noviciat bien imparfait et des études incomplètes, il revint en Amérique en la compagnie du R. P. Bernard et travailla avec succès au salut des âmes. Une préoccupation le poursuivait depuis longtemps : la conversion des protestants américains. Encouragé par des confrères jadis protestants, il voulut fonder en Amérique une maison qui serait confiée aux Pères américains seuls, et qui aurait pour but unique la conversion des pasteurs protestants. Le R^{me} P. Général n'approuva pas cette fondation, et comme Hecker lui demandait l'autorisation de se rendre à Rome pour lui expliquer ses projets, le P. Général la lui refusa. Le religieux s'entêta et partit sans permission, violant ainsi en matière grave ses vœux d'obéissance et de pauvreté. Comme cette faute constituait un cas d'exclusion prévu par la Règle, le R^{me} P. Mauron signifiâ au coupable dès son arrivée à la Villa Caserta, le 29 août, son expulsion de la Congrégation. Hecker recourut au Saint-Siège, et son appel fut rejeté. Pie IX le délia de ses vœux, ainsi que ses compagnons, leur permettant toutefois de s'appliquer aux œuvres de leur ministère sous la conduite des Évêques. Hecker retourna à New-York, jeta les bases d'une congrégation dite « *Des Paulistes* » et travailla avec ardeur à la conversion des hérétiques. Il fut plus tard le promoteur d'un système religieux suspect. Sa théorie sur l'appropriation du catholicisme à l'esprit moderne, théorie condamnée par l'Église, ne prouve que trop combien le P. Mauron eut raison de s'opposer aux projets de ce novateur.

NÉCROLOGE

R. F. Léon Giraud. Lille, 1899.

Étudiant

Le R. F. est né à Saint-Sauveur de Montagut (Ardèche) le 14 juin 1866, au sein d'une famille patriarcale. Ce qui le caractérisa surtout fut son amour pour la souffrance. Dieu ne tarda pas à exaucer les généreux désirs de cette âme d'élite. Durant sa première année de studendat, il fut atteint d'une maladie dont les médecins les plus expérimentés ne purent découvrir ni le siège, ni la nature, ni la gravité. Durant seize mois il supporta des souffrances qui lui arrachaient des larmes, mais jamais de plaintes. Malgré ses souffrances, il était d'une

humeur admirable et d'une patience héroïque. Après de douloureuses opérations subies à l'hôpital des RR. PP. Camilliens à Lille, il mourut dans notre maison, à « la Cour des Bourloires », faisant l'édification et l'admiration de la communauté par sa patience et sa résignation. — « *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt.* » Galat. 5-24.

Profession : 8 septembre 1887.

R. P. Lucien Praly. La Nava (Espagne), 1904.

Né au Pouzin, en Ardèche, le 20 juin 1864, le cher P. Praly, comme juvéniste et novice, étudiant ou missionnaire, en Espagne ou en France, s'est toujours fait remarquer par une piété ardente et une exquise charité. Son zèle pour le salut des âmes n'était pas ordinaire : aussi a-t-il beaucoup souffert dans son cœur durant ses années d'apostolat, de ne pouvoir rendre à la Congrégation autant de services qu'il l'eût désiré. Pour occuper utilement les loisirs d'un repos forcé, il essaya de remplacer l'apostolat de la parole par celui de la plume. Il travailla à la composition d'un livre sur la vie religieuse, malheureusement il ne put l'achever. Il mourut en bon Rédemptoriste, et dans des sentiments plus qu'ordinaires d'abandon et de résignation à la volonté divine. — « *...Replet in bonis desiderium tuum* ». Ps. 102.

Profession : 24 septembre 1884.

Ordination : 31 août 1889.

30 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1783. Dernière circulaire de notre Père Saint Alphonse aux membres de la Congrégation.

On s'en souvient, le roi de Naples avait accepté la substitution des serments aux vœux de religion, et il venait d'autoriser les Supérieurs locaux, les Noviciats, les Studendats, en donnant à la Congrégation une existence légale. Alphonse appela cet événement auquel il ne pouvait humainement s'attendre, un grand miracle. Il convoqua un Chapitre le 4 août 1783, s'y fit donner un Coadjuteur, le P. Villani, avec future succession, et pleins pouvoirs pendant le temps qui lui restait à vivre. Il adressa ensuite le 30 août 1783 une circulaire aux membres de la Congrégation. Cette circulaire contient dix préceptes relatifs aux missions et à la discipline intérieure ; ils n'étaient que la reproduction d'articles tirés de la règle de Benoît XIV et des Constitutions, et destinés à suppléer aux lacunes du règlement. Tel fut le dernier acte du gouvernement d'Alphonse. Il eut pour objet de rétablir l'observance régulière, plus ou moins entamée par l'intrusion régaliste. On peut dire que depuis la fondation de la Congrégation, le Saint vécut et souffrit pour la Règle. Il en composa les articles, il la fit approuver par l'Église, il travailla trente ans durant à la faire approuver par le roi, il en fut le martyr à l'occasion du règlement, il en rétablit la parfaite observance par la circulaire que nous venons de mentionner, et finalement, s'il n'obtint pas pendant sa vie que le roi de Naples approuvât cette sainte Règle, il l'obtint du haut du ciel par ses prières, et ramena ainsi l'union et la paix dans la Congrégation.

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, II, 554.

NÉCROLOGE

C. F. Bernardin (Eugène Richard). Uvrier, 1923.

Le cher Frère est né à Gerbéviller (Meurthe et Moselle) le 10 mai 1855. Entré dans la Congrégation il eut beaucoup à souffrir de son caractère. A une certaine époque de son existence, il parut légèrement atteint d'aliénation mentale. Le cher Frère eut toujours une grande dévotion à la Très Sainte Vierge. A cause de ses infirmités il n'avait d'autre charge à la fin de sa vie que celle de réfectoier. Quand il avait fini son travail, il s'asseyait en face d'une belle statue de la Sainte Vierge qui se trouve au réfectoire et il récitait des chapelets. Marie eut pitié de son enfant et lui accorda la grâce de la persévérance dans la Congrégation. — « *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitae.* » Apoc. 2-10.

Profession : 26 avril 1893.

31 AOUT

ÉPHÉMÉRIDES

1880. Congrégation antépréparatoire relative à la discussion des miracles proposés pour la Béatification du Vénérable Clément-Marie Hofbauer.

NÉCROLOGE

C. F. Antoine (Frank). Uvrier, 1886.

Le C. F. Antoine naquit le 7 janvier 1822 à Oberschmeim (Alsace), de parents à la foi robuste, simple et profonde. Il fut, dans toute la force du terme, un véritable modèle d'esprit de travail, d'abnégation et de dévouement à la Congrégation. Pendant ses quarante années de vie religieuse, il porta la croix. Tirillé de tous côtés à cause de ses charges nombreuses, il répondait à tous avec le même calme. Le R^me P. Mauron en villégiature à Uvrier, en quittant le F. Antoine, dit à la communauté : « Je vous souhaite à tous une mort semblable à celle que va faire le bon F. Antoine ; puisse-je mourir comme lui ! ». — « *Lætetur cor quoerentium Dominum.* » Ps. 104.

Profession : 21 avril 1847.

R. P. Michel Heilig, 1887, Vaals.

Le R. P. Heilig fut un des hommes les plus éminents de la Congrégation. Il est connu par son édition de la *Théologie morale* de Saint Alphonse, son nom est cité bien des fois dans l'histoire de la Province Belge, et c'est à ces différents titres que nous mentionnons ici sa mémoire.

Le R. P. naquit à Winterbach, dans le Wurtemberg, le 7 septembre 1808, de parents très chrétiens qui habitaient près du lac de Constance. Admis au collège des Jésuites à Fribourg, Michel s'éprit d'un goût prononcé pour la lecture des livres de Saint Alphonse que lui passaient nos Pères établis dans cette ville. Les Jésuites eussent voulu voir ce jeune homme de

talent et d'avenir se donner à la Compagnie, mais Dieu le voulait Rédemptoriste. A vingt-trois ans il reçut l'habit religieux des mains du T. R. P. Passerat. Devenu profès et prêtre, il enseigna la morale au Studendat de Wittern, où étaient alors réunis en 1870-71 les étudiants de Belgique, de France et de Hollande. Durant huit années de labeur acharné, il travailla à une édition en dix volumes de la Théologie morale de Saint Alphonse.

Il fut nommé Recteur de Wittern; puis en 1848 Provincial de Belgique; il avait alors sous sa juridiction les maisons de Hollande, d'Angleterre et de l'Amérique du Nord. Le P. Heilig était né, on peut le dire, pour commander. Pendant près d'un demi-siècle il fut Supérieur, et comme tel rendit les plus grands services à la Congrégation. La maison d'Aix-la-Chapelle et la belle église de Saint Alphonse sont l'œuvre du P. Heilig. Vaals lui doit son existence et sa conservation. A quatre reprises différentes les affaires de la Congrégation le menèrent à Rome, et il ne vécut véritablement que pour le bien de l'Institut, pour sa prospérité et sa propagation.

Ses confrères estimaient et vénéraient ce digne religieux toujours si humble, si patient, si doux, si désireux de faire du bien à tous. Ils trouvaient en lui un modèle de régularité qui voulait faciliter à tous l'observance, mais jamais aux dépens de la Règle. On le vit assister tous les jours de sa vie à la méditation du matin; on le vit à l'âge de soixante-dix-neuf ans laver la vaisselle à la cuisine avec les Frères lorsque son tour arrivait. Cette estime et cette vénération étaient partagées par les personnes du monde qui avaient l'occasion d'entrer avec lui en relation d'affaires ou de conscience. Enfin le R. P. Heilig fut un zélé prédicateur. Le temps libre que lui laissaient ses charges importantes il l'employait à donner des missions et des retraites. Aussi a-t-il laissé parmi ses confrères la réputation d'un des plus dignes enfants de Saint Alphonse. Le R^me Père Mauron en recevant la nouvelle de sa mort, s'écria : « C'est une des colonnes de l'Institut qui vient de tomber. » — « *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno coelorum.* » Matth. 5-13.

Profession : 15 août 1833.

Ordination : 2 avril 1836.

